

B 50151 5



SILAS WRIGHT DUNNING  
BEQUEST  
UNIVERSITY OF MICHIGAN  
GENERAL LIBRARY

DC  
611  
J8  
S78



**TRAVAUX**  
**DE LA**  
**SOCIÉTÉ D'ÉMULATION**  
**DU JURA.**



TRAVAUX  
DE LA  
**SOCIÉTÉ D'ÉMULATION**  
DU DÉPARTEMENT DU JURA,  
**PENDANT L'ANNÉE 1845.**



LONS-LE-SAUNIER,  
FRÉDÉRIC GAUTHIER, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ.  
—  
**1846.**



**Séance publique**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ D'ÉMULATION**  
DU JURA,  
DU 28 DÉCEMBRE 1845.

---

**DISCOURS DU PRÉSIDENT.**

---

M. Chevillard, président, a ouvert la séance en ces termes :

**MESSIEURS,**

Créée en 1817, la Société d'Émulation du Jura a traversé une période de 28 années. C'est presque un siècle, au milieu des agitations incessantes qui suivent long-temps la chute d'un vieil empire et la reconstruction d'un empire nouveau ! Mais il est dans la nature des institutions utiles de résister aux secousses, et c'est à sa durée qu'on reconnaît tous les avantages d'un établissement utile, quoique très faible à sa naissance.

La Société d'Émulation fut instituée dans un double but ; elle voulut appeler à elle les arts et les sciences ;

elle voulut aussi encourager l'agriculture en éclairant le cultivateur.

Aspirer ainsi à obtenir un double résultat n'était pas sans danger, mais il était difficile de l'éviter.

Situé aux extrémités de l'empire, à cent lieues de la capitale, le Jura ne comptait, il y a 40 ans, qu'un petit nombre d'hommes de lettres, que peu d'artistes distingués ; il offrait peut-être un moindre nombre encore de cultivateurs éclairés.

Entreprendre de former deux sociétés distinctes laissait peu d'espoir de succès.

Les réunions trop peu nombreuses sont sans encouragement, sans éclat. L'homme le plus modeste veut être écouté, et l'orateur le moins vain ne serait-il pas découragé s'il était condamné à porter la parole au milieu d'un temple désert?...

Le cultivateur intelligent le plus assuré des avantages de la méthode nouvelle, qu'il doit à ses efforts et à son expérience, ne renoncerait-il pas à la communiquer s'il n'avait personne pour le comprendre et pour en profiter ?

Former deux sociétés distinctes, c'eût été donc une tentative irréfléchie et sans espoir de réussite ; elle eût eu peine à se soutenir au milieu des populations nombreuses de nos grandes cités.

Au surplus, Messieurs, la Société d'Émulation n'a point à se repentir du mode qu'elle a adopté, de la réunion des lettres et de l'agriculture.

L'homme instruit médite, élabore, et quand le travail de l'esprit est accompli, le savant dit à l'artiste : voilà ce qu'il faut faire pour réussir ; au cultivateur :

voilà les méthodes à suivre pour obtenir de la terre, à meilleurs frais, tout ce qu'elle peut produire. Parmen-tier était un savant ; ses œuvres sont les pommes de terre !

Voilà le lien qui unit la science à la matière, voilà les avantages d'une société unie , voilà sans doute la pensée qui a présidé à la formation de celle du Jura.

Voyons maintenant franchement si elle a rempli les vues de son institution ; indiquons sommairement ses fautes et ses succès, puis nous chercherons les moyens d'éviter les unes et d'utiliser les autres.

Les actes de la Société du Jura devraient, *sauf quelques exceptions*, se reconnaître à un trait distinct : le Jura, les intérêts du Jura.

Laissons à d'autres le soin de nous parler de Rome et d'Athènes ; on ne fait qu'une fois des *Enéides*, des *Iliades*, des *Odyssées* ! Soyons plus modestes.

Un de nos confrères, G. de Mancy, n'a-t-il pas chanté dignement la gloire militaire de la Franche-Comté ! Resserrons encore le cadre, bornons-nous à Jura ; des matériaux surabondent, se pressent en foule sous la plume de l'écrivain ; il n'a que l'embarras du choix. Pichegru , Delort , Bachelu , Bernard , Préval , Lecourbe, Romme, Desvernois..., et mille autres dont l'histoire gardera le souvenir, n'ont-ils pas assisté à d'assez grandes batailles, n'ont-ils pas guidé nos phalanges victorieuses sur les glaces de la Hollande, dans les plaines de l'Espagne, de l'Autriche , à Saint-Domingue, en Egypte ; des bords du Nil aux rives du Niémen.... Si l'un d'eux n'eut pas une gloire sans tache , ses fautes mêmes jetèrent de l'intérêt dans le drame. Les tableaux de Raphaël n'ont-ils pas des ombres?...

Quelle est donc celle de ces grandes batailles qui décidaient du sort des empires, à la gloire et aux dangers de laquelle une foule de héros jurassiens n'aient pris une grande part ? A Waterloo, comme au pont de Montecau, ne se trouvait-il pas ce fils chéri du Jura qui sait manier la lyre comme l'épée et qui dessèche encore aujourd'hui l'encre humide des belles strophes qu'il vient de tracer, avec la poudre d'une vieille cartouche.

Ne voilà-t-il pas les héros d'un poème, ne voilà-t-il pas une foule de ces actions héroïques qui attachent le lecteur et qui ébranleraient si puissamment les fibres jurassiennes ?...

Il ne sera point oublié dans ces chants que je sollicite, l'auteur de cette ode immortelle qu'on chante encore aujourd'hui sur les bords du Nil comme sur ceux de la Vistule, et qui réjouit si puissamment le cœur du Français voyageur.

Plus rapproché de la nature et des goûts simples qu'elle inspire, le poète aimera-t-il mieux mettre sous nos yeux enchantés les tableaux qu'offrent nos plaines et nos montagnes, nos modestes rivières et jusqu'à nos simples ruisseaux, il n'a que l'embarras du choix.

Assez d'autres nous ont vanté la Grèce, l'Italie et Constantinople ; à nous à célébrer l'aspect imposant de nos montagnes, la fertilité de nos plaines, la majesté de nos forêts, la variété des produits de nos usines, le nombre toujours croissant de nos ateliers, la qualité et la variété de nos fromages, et l'excellence de nos vins.

Delort, Dusillet, Rouget-de-l'Isle, de Rochelle, de Mancy, de Ronchaux, Laumier, vous avez souvent parlé dans le langage des Dieux du pays qui vous vit naître ;

grâces vous en soient rendues ! vous savez combien il est doux de chanter sa patrie...

Perrin, d'Hautecour, vous nous avez charmé par vos fables et par vos contes : quand on peut approcher comme vous du grand maître, on ne doit pas s'arrêter.

L'homme érudit qui ne redoute pas la poussière des vieilles chartes, n'a-t-il pas à espérer une récolte abondante dans la lecture de nos vieux titres ! Un bel exemple est sous nos yeux.

Notre confrère, M. Gaspard, n'a-t-il pas fait revivre une abbaye célèbre par un livre plein d'intérêt et de recherches. Son souvenir allait périr, les ronces s'avançaient pour couvrir ses murs renversés.... Rassurez-vous, Gigny vivra dans la mémoire des hommes ; un bon livre a plus de durée qu'une pyramide ; une légère feuille de papier est éternelle. Honneur à l'écrivain érudit et consciencieux qui nous a conservé le souvenir historique de cette célèbre abbaye.

M. Gaspard n'est pas le seul qui ait consacré ses veilles à ces recherches intéressantes.

Sans doute, les abbayes de Château-Chalon, de St.-Claude, de Migette et de Baume auront leur historien. Quel intérêt puissant ne restera pas sur l'histoire de Baume, les aventures romanesques de son abbé Jean de Watteville !

Chacune de ces abbayes mérite son historien, et si nous sommes bien informés, plus d'une recherche est faite, plus d'une page est écrite. M. Désiré Monnier sait à quoi s'en tenir... Ce savant infatigable veille et s'endort avec une pensée sur le Jura.

Soit qu'il respire sous les ombrages de Domblans,

soit qu'il foule le sol italien ; sur les débris du Colisée comme aux pieds du souverain pontife, il est éminemment jurassien, et dans la vieille poussière de la ville éternelle, il cherche l'empreinte des pas laissés par les Francs-Comtois.

Nous voudrions ne pas oublier dans nos remerciements M. Champay, à qui nous devons plusieurs mémoires intéressants sur le lac d'Antre et les antiquités trouvées au Pont-des-Arches, et, plus récemment encore, des recherches intéressantes sur la ville de Moirans et l'existence de ses premiers habitants. Nous avons aussi donné une attention non moins sérieuse aux écrits philanthropiques et moraux du bon et vertueux M. Ducret.

M. le docteur Marmora, récemment notre confrère, nous annonce un mémoire sur la rage, ses causes et ses moyens curatifs ; puisse le succès couronner d'aussi nobles efforts ! Il est toujours glorieux de tenter même l'impossible, lorsque le succès intéresse l'humanité entière. Quel horrible fléau !.. quel est l'homme assuré de s'en préserver ?.. quel service que d'en procurer la guérison ! Magistrats, veillez à la sûreté de l'humanité !

Nous ne pourrions, Messieurs, sans ingratitude, oublier M. le docteur Guyéland, l'un des fondateurs de la Société : il en fut long-temps la lumière et le soutien, et depuis son éloignement il s'en occupe toujours avec le plus vif intérêt. Il donne la dernière main à une flore du Jura, qui ne pourra qu'ajouter un éclat nouveau à sa brillante réputation.

Jetons une fleur sur la tombe de notre savant et laborieux confrère, M. Pyot, enlevé trop tôt à notre estime

et à notre affection. L'amour de son pays était pour M. Pyot une espèce de fanatisme, c'est ce sentiment qui lui a inspiré son ouvrage intitulé *Statistique du Jura*.

Quelque recommandable que soit cet ouvrage, composé en 1833, il est souvent incomplet et semble demander déjà une statistique nouvelle qui s'enrichisse d'une foule de choses récentes.

Mais une telle entreprise est une œuvre de longue haleine. Ne vaudrait-il pas mieux diviser le travail par arrondissement ? Nous en avons un exemple séduisant sous les yeux.

M. Marquiset, notre confrère, long-temps sous-préfet de l'arrondissement de Dole où il avait reçu le jour, nous a donné en deux volumes une statistique historique de son arrondissement.

Ce livre instructif et agréable pourrait servir de guide et de modèle à celui qui voudrait nous donner la statistique d'un autre arrondissement. La Société a depuis long-temps fait connaître qu'elle s'associerait à cet intéressant travail et a proposé des primes, une médaille d'encouragement : elle espère que sa voix a été entendue ; elle exprime de nouveau le même désir dans cette circonstance solennelle.

Nous allons maintenant, Messieurs, vous parler d'agriculture. Cette science si long-temps abandonnée à la routine semble enfin reprendre le rang éminent qu'elle doit occuper.

Tout à côté du guerrier qui défend son pays, se place le cultivateur qui le nourrit. Ne voit-on pas sans cesse ces deux hommes se confondre, le soldat quitter son

fusil pour saisir la queue de la charrue, le laboureur déchirer sa cartouche pour arrêter l'étranger qui voudrait venir ravager ses moissons....

Honneur à ce paysan simple et modeste qui nous a donné le modèle d'une charrue légère propre à la culture de terrains difficiles! Hugonet, votre nom ne périra pas, tant qu'il y aura un véritable laboureur dans nos montagnes.

Hâtons-nous de payer un juste tribut de reconnaissance aux auteurs de ces essais intelligents qui tendent à naturaliser parmi nous la plantation du mûrier et l'éducation des vers à soie.

Déjà les fabriques de Lyon ont employé avec succès des soies du Jura. Des magnaneries s'établissent; on monte des chaudières, des devidoirs; les plantations de mûriers deviennent plus nombreuses, et tout semble présager le développement d'une source naturelle de richesses pour le département du Jura.

Honneur à MM. le colonel Albert, Gellion de Sellières, Ryard, Monnier de Jeurre, Reverchon de Poligny, et à beaucoup d'autres cultivateurs qui ont enrichi le pays de cette culture nouvelle!

Il n'est pas jusqu'aux ingénieuses ruches à miel de M. Sauria qui ne méritent de fixer l'attention.

Un homme s'est rencontré, doué peut-être de quelques talents d'observation. Très jeune encore, il se dévoua tout entier au service de sa patrie: c'est un tribut que lui doit toujours un bon citoyen; c'est une obligation plus impérieuse encore au moment du danger.

Il ne parcourut pas sans fruit les plaines fertiles de la Lombardie, les jardins de la Toscane, les sables qui

étouffent Madrid, les admirables vignobles du Val de Pénas, de Xérès et de Malaga, les plaines riches et délicieuses de l'Andalousie. Il traversa l'Allemagne en tous sens, euvia pour la France le sort du cultivateur de ce pays fertile que la guerre peut appauvrir sans le ruiner jamais. Généralement bien vêtu, le paysan de ces riches contrées est bien nourri, chaudement logé, toujours traîné sur un char attelé de chevaux qui attestent l'aisance du propriétaire et les soins du fermier. Il respira péniblement au milieu des nuages de poussière de la Prusse, il admira la fécondité de la Silésie, de cette riche province qu'un prince, admis depuis quelques jours au rang des rois, avait arraché pour toujours à la vieille et puissante monarchie autrichienne.

Il s'étonna des riches moissons de la Pologne, surpris de trouver des gerbes de froment où il comptait ne rencontrer que des soldats. Il maudit les sables et les bouleaux de la Russie, et, rassasié de sang, de carnage et d'incendie, il regagna comme par miracle les bords du Rhin, après avoir passé par la pluie de feu de Leipsick et brisé sous les pieds de ses chevaux les cadavres des infidèles Bavares.

Cette longue et périlleuse pérégrination ne fut pas toujours perdue pour la science agricole. Sur l'emplacement du bivouac comme sous les pieds des chevaux de la cavalerie, tout ce qui pouvait s'appliquer aux terres du Jura se grava dans la mémoire du militaire voyageur. Assez d'autres ne rapportaient que de la gloire dans leurs foyers, lui se chargea d'y rapporter aussi quelques bonnes méthodes de culture, des modèles meilleurs de

construction de bâtiments ruraux, des étables, des moyens économiques de nourrir le bétail et d'engraisser celui destiné à la nourriture de l'homme, et il espéra toujours pouvoir venir un jour faire, dans ses modestes propriétés, l'application de ce qu'il avait appris, et l'enseigner par l'exemple à ses compatriotes. Son espoir ne fut pas trompé. Bientôt enhardis par ses succès et aidés de ses conseils, ses voisins défrichèrent des terrains incultes, employèrent la pierre du défrichement à faire de vastes clos qui furent ainsi soustraits à la vaine pâture ; une plus grande quantité de vaches fut élevée et nourrie, et une fromagerie s'établit.

Ce premier pas fait, tout s'agrandit, tout prospéra ; un maigre troupeau de trente vaches s'éleva jusqu'à trois cents ; des attelages forts et nombreux ouvrirent le sein de la terre et obtinrent des produits inconnus jusques-là. Le paysan fut bientôt mieux logé, mieux vêtu, mieux nourri. Les villages voisins imitèrent et l'aspect du pays devint méconnaissable.

Voilà, Messieurs, les résultats du précepte et de l'exemple ; mais il reste encore beaucoup à faire. C'est l'affaire du temps.

Ce n'est point dans cette séance solennelle qu'il est convenable de faire un cours d'agriculture ; je voulais seulement vous prouver la puissance du précepte et de l'exemple, l'union du savoir à la pratique.

Bientôt, Messieurs, les vieilles routines disparaîtront et la France prendra dans la science agricole la même place qu'elle occupe depuis long-temps dans les arts et dans les sciences.

Pour concourir à atteindre ce noble but, nous re-

doublerons d'efforts, Messieurs, et nous appellerons à nous tous les hommes de bonne volonté.

Puissions-nous, dans nos séances solennelles, être toujours encouragés par un public éclairé dont la présence est pour nous la plus flatteuse récompense!

Puisse surtout le premier magistrat de ce bon département vouloir bien s'arracher un instant à ses importantes occupations pour venir encourager nos efforts !

Ce discours obtint de la Société de vifs témoignages de satisfaction, et de l'auditoire, des applaudissements unanimes.

M. Ch. Laumier, chargé de faire un rapport sur le livre intitulé *Poèmes et mélanges littéraires*, dont M. Roux de Rochelle a fait hommage à la Société, prend la parole, sur l'invitation de M. le Président, et donne lecture de ce qui suit :

**MESSIEURS,**

Notre vénérable compatriote et confrère, M. Roux de Rochelle, a fait hommage à la Société dont nous avons l'honneur d'être membres, d'un volume de poésies, intitulé *Poèmes et mélanges littéraires*, et vous m'avez chargé de vous rendre compte de cette dernière production d'un écrivain que déjà d'autres ouvrages recommandent à l'estime des amis de la saine littérature, et qui contribue pour une ample part à l'illustration de la province à laquelle nous appartenons, le plus grand nombre par la naissance, et tous par l'affection.

Je viens m'acquitter du devoir que vous m'avez imposé. Puissé-je le faire avec assez de bonheur pour mériter votre suffrage !

Le volume de M. Roux de Rochelle se compose de deux poèmes, de plusieurs contes et de divers morceaux détachés. Le premier de ces poèmes, intitulé les *Éléments*, appartenant au genre didactique et descriptif, a pour but de chanter les phénomènes, soit spontanés, soit artificiels et produits par le fait de l'homme, dont la nature nous offre le spectacle aussi imposant que riche et varié. Acceptant le nombre quatre, autrefois adopté pour celui des principes générateurs, le poète a partagé son œuvre en quatre chants, et, passant successivement en revue la terre, l'eau, l'air et le feu, il nous donne connaissance des accidents sublimes dont ces quatre éléments sont le théâtre ou la cause. Ainsi, dans le premier de ces chants, il se livre à l'étude de la terre, nous montre l'homme y élevant son habitation, en défrichant la surface, en variant les productions, puis les appliquant à ses besoins. Bientôt, par suite de la multiplication de l'espèce, et du développement de l'intelligence humaine, se forment les liens de la famille et naissent la société, l'industrie et les arts. Alors, l'homme élève la tête avec fierté, et devient dominateur et maître de tout ce qui a vie sur le sol qu'il habite. Il subjugue les animaux, les attèle à ses chars, et embellit son domaine, en multipliant et perfectionnant les plantes dont les formes, les couleurs, les parfums réjouissent son odorat et ses yeux. Mais, avec le temps, le désir de conquérir d'autres biens encore le porte à des entreprises plus hardes. Non content de ferti-

liser la superficie de la terre, il ose en sonder les entrailles. Son audace est couronnée de succès. Il recueille, pour prix de ses efforts, des minéraux qui accroissent la somme de ses richesses matérielles, et acquiert la connaissance des révolutions qu'a subies la planète sur laquelle Dieu l'a placé.

Dans le second chant où l'auteur traite de l'eau, il nous initie à tous les mystères de cette immense création, et nous explique celui de sa transformation en glace, en neige, en brouillards. Il nous montre ensuite l'homme s'emparant hardiment de cet élément vagabond, le forçant d'accepter des entraves, maîtrisant son cours désordonné, l'emprisonnant dans des canaux, puis, ayant trouvé dans sa puissance régularisée des moyens d'action ainsi que de mouvement, lui donnant des machines à mettre en œuvre, et lui ordonnant, comme à un esclave, de travailler pour lui. Mais l'homme ne borne point là l'empire qu'il exerce sur cet élément terrible. Domplant tout-à-fait la frayeur que d'abord il fait naître, et se frayant mille routes à travers les plaines incommensurables des Océans, il s'élance dans toutes les directions, sur leur sein toujours agité, pour livrer, jusque sous les pôles, la guerre aux habitants qui peuplent leurs profondeurs, ou chercher de nouveaux mondes à civiliser.

Le troisième chant consacré à l'air et le quatrième au feu sont traités de la même manière. Partout les merveilles que nous offrent ces éléments, ainsi que l'appropriation que l'homme a su se faire de leur puissance, sont exposées avec autant de bonheur que de talent.

Telle est la carrière que notre honorable confrère a parcourue de la manière la plus brillante pour sa gloire, et de la plus satisfaisante pour l'instruction et le plaisir de ses lecteurs. Certes, Messieurs, il était difficile de couvrir des fleurs de la poésie les découvertes et les travaux toujours arides de la science. Il était difficile d'être simple, naturel, correct et clair, surtout dans la partie physique que comportaient les quatre sujets, puis de devenir gracieux, attendrissant, éloquent même dans les tableaux et les épisodes que l'auteur a introduits dans sa composition avec un goût délicat et parfait. Cette tâche, devant laquelle beaucoup eussent reculé, M. Roux de Rochelle l'a remplie de manière à mériter place parmi nos poètes les plus distingués. Pour vous donner une idée du poème des *Éléments*, je ne puis mieux faire que de vous lire la charmante description des saisons que l'on trouve dans le premier chant, et les réflexions aussi philosophiques que consolantes dont elle est suivie.

Quelle variété d'éclat et de parure  
D'une saison à l'autre anime la nature !  
Voyez , au doux printemps , la famille des fleurs  
De ses riches trésors nuancer les couleurs ,  
Les arbres des forêts revêtir leur feuillage ,  
Les amours ranimés parcourir cet ombrage ,  
La nature obéir à ses instincts divers ,  
Et ses heureux hymens embellir l'univers.  
La fleur va se flétrir ; mais l'été qui commence  
De ces fruits prêts à naître a reçu la semence :  
Au souffle de la vie il mêle ses ardeurs ,  
Des antres de la terre atteint les profondeurs ,  
Et , prodiguant partout sa puissance féconde ,

Pénètre , vivifie et conserve le monde.  
L'automne , affaiblissant sa brûlante clarté ,  
Cueille les derniers fruits que lui laisse l'été :  
Sa coupe de nectar , de pampres couronnée ,  
Mêle une douce ivresse au déclin de l'année ;  
Et des chants de triomphe environnent Bacchus ,  
Souriant aux humains que son thyrses a vaincus.  
L'hiver vient à son tour exercer son empire.  
Ne croyez pas pourtant que la nature expire :  
Les neiges , les frimas qui couronnent son front ,  
En humectant son sein le fertiliseront ;  
Les débris consumés des plantes annuelles  
Vont préparer nos champs à des moissons nouvelles :  
D'insectes ennemis , prêts à les dévorer ,  
La rigueur des frimas vient de les délivrer ;  
Et la terre , échappée à ses jours de souffrance ,  
Attend un doux printemps plus riche d'espérance ;  
De l'année expirante on voit les derniers jours ,  
Et les mois écoulés recommencent leur cours.

C'est ainsi que l'espoir d'une saison meilleure  
Anime les vieillards jusqu'à la dernière heure.  
L'âge n'a point glacé cet esprit généreux ,  
Ce génie immortel que Dieu souffla sur eux ;  
Ils sont toujours admis au banquet de la vie :  
Le festin va finir ; mais leur âme ravie  
S'élance avec ardeur vers un autre printemps  
Que ne flétriront plus les outrages du temps ,  
Et , prête à commencer sa carrière nouvelle ,  
Obéit sans murmure au Dieu qui la rappelle.

Ce qui rend plus remarquable et plus honorable encore le poème des *Éléments* que le choix et l'exécution si heureuse du sujet , c'est le sentiment profondément religieux qui y domine. Dans aucune des parties de

cette belle composition, on n'aperçoit l'auteur qui écrit pour écrire et ajouter à une réputation dès long-temps et à bon droit acquise. Partout on voit l'homme de bien en admiration devant les merveilles de la nature, les décrivant, pour faire reconnaître et adorer la sagesse et la puissance de l'être souverainement bon qui en est le régulateur et la source. Voilà ce qui fait que le poème dont j'ai l'honneur de vous entretenir est non-seulement un bel ouvrage, mais encore une bonne action.

Le poème des *Éléments* est suivi d'un autre en cinq chants intitulé *Sabinus*. Je ne vous en exposerai point le sujet, car vous le connaissez tous. Personne en effet n'ignore aujourd'hui, et dans notre province surtout, la généreuse tentative que fit le chef des Lingons, pour affranchir la Gaule de la domination romaine ; personne n'ignore que cet homme dévoué aux intérêts de sa patrie, vaincu et mis en fuite par les Séquanais restés fidèles à l'alliance de Rome, ne trouva d'asile que dans une grotte inconnue où sa femme, la jeune et belle Eponine, vint s'enfermer avec lui ; personne enfin n'ignore que, découverts et livrés à leurs ennemis, les deux époux furent, l'an 179, avec deux enfants nés de leur union, mis à mort par ordre de Vespasien, qui aurait dû se montrer clément en présence de tant de courage, d'innocence et d'amour.

C'est ce touchant épisode de notre histoire nationale que M. Roux de Rochelle a mis en beaux vers. Cette action si simple ne semblait fournir que le sujet d'une courte narration élégiaque. Mais notre honorable confrère a su en agrandir le cadre et en accroître l'intérêt

en y rattachant les faits contemporains et les pratiques de l'époque, qui s'y ralliaient naturellement. C'est ainsi qu'après nous avoir fait un tableau de l'état de la Gaule, au milieu de la seconde moitié du deuxième siècle, il nous apprend, à l'occasion du mariage de Sabinus et d'Eponine, quelles étaient les fonctions des vierges gauloises consacrées au service des autels ; c'est ainsi que, plus tard, il met en action la prêtresse Velleda, nous fait assister à la cueillette du gui sacré, à l'aide de la serpe d'or, et entendre, comme la voix mourante d'un écho qui va s'éteindre, le dernier chant du dernier Barde.

Tout ce poème, aussi fidèle à la tradition écrite que pourrait l'être un récit historique fait avec conscience et loyauté, est plein de cet intérêt douloureux et puissant que fait naître le spectacle de la vertu aux prises avec le malheur. Le caractère de Sabinus est tracé avec grandeur et fierté. On voit en ce héros le Gaulois primitif, l'homme qui aime son pays avec idolâtrie, et veut à tout prix lui rendre sa nationalité perdue. Tout ce qu'il dit et fait dans ce noble but est plein d'héroïsme et d'énergie. C'est ce que faisaient et disaient nos aïeux à toutes les époques de notre histoire, où le sol de notre France fut profané par l'étranger, car l'impatience du joug et l'amour de l'indépendance sont chez nous de tous les âges. Quant à la douce et fidèle Eponine, elle est toute comblée de tendresse, de résignation et de courage. Elle sait, après la défaite de son époux, qu'elle est frappée de proscription comme lui. Elle accepte l'arrêt prononcé par la fortune, et si elle redoute la mort, ce n'est point pour elle, c'est pour le héros à qui elle

est unie, et surtout pour les deux jeunes enfants dont elle est mère.

Dans ce second poème bien digne de faire suite au premier, l'auteur, pour échapper à la monotonie des récits, a fait usage d'un artifice qui révèle en lui autant de jugement que de bon goût. Il ne se met que rarement en scène. Les faits qu'il a besoin de nous faire connaître, c'est rarement lui qui nous les raconte. Il charge de ce soin un des personnages de son drame qui, en même temps qu'il nous instruit, nous révèle les sentiments qui l'animent, et nous montre à découvert le but auquel il aspire. Ainsi, le tableau des malheurs de la Gaule et des troubles de l'Empire, depuis Tibère jusqu'à Vitellius, est tracé par Sabinus dans un discours plein d'une énergique vérité, prononcé en présence des chefs gaulois assemblés en conseil. Tutor, chef de la cité de Trèves et père d'Eponine, dans une harangue bouillante d'une indignation patriotique et sainte, montre l'état d'oppression dans lequel sont tenues par des vainqueurs insolents, des provinces autrefois libres et souveraines. Je m'arrête ici, car je pourrais vous citer encore, de cette heureuse forme donnée à la narration historique, plusieurs exemples qui obtiendraient votre haute approbation. Il s'en suit, qu'à la manière antique, les personnages du poème de *Sabinus* discourent fréquemment, mais personne ne sera tenté de s'en plaindre, car ils ne disent pas un mot qui ne soit nécessaire pour l'intelligence de ce qui précède, de ce qui doit suivre, et ne concoure au but de l'action.

Après les deux poèmes dont je viens d'avoir l'hon-

neur de vous entretenir, se trouvent des poésies légères sur divers sujets et des contes. A ce dernier mot ne souriez pas, Messieurs, car le conte est une composition éminemment nationale et particulièrement française. Nos premiers poètes ont été des conteurs appelés aussi fabliers, qui, escortés de ménestriers et de jongleurs, s'en allaient de castel en castel égayer, pendant la paix, les pénibles loisirs des hommes de guerre, et charmer les ennuis, non moins fatigants, des dames et des demoiselles de noble race, par le récit d'aventures de leur invention auxquelles ils rattachaient des réflexions fort malignes et des peintures fort satiriques et fort hardies des mœurs de leur époque. Contes grivois, quelquefois plus qu'il ne le fallait, et contes épigrammatiques pour les gens du monde ; contes dévots et légendes pieuses pour les personnes de couvent et d'église. Il est inouï combien de richesses de cette nature nous ont léguées les XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Pour en donner une idée à ceux qui ne le soupçonnent pas, je me bornerai à dire que, depuis six à sept cents ans qu'on les met à contribution, on est loin encore de les avoir épuisées. Voilà bien des paroles, dira-t-on peut-être, sur un genre de poésie tout rempli de frivolité, mais on me pardonnera l'importance que j'y attache, quand j'aurai dit que ces compositions frivoles ont eu pour auteurs des hommes qui reproduisaient fidèlement et naïvement dans leurs rimes, ce qu'ils voyaient se passer sous leurs yeux, et qu'elles sont, avec les romans de chevalerie, les seuls documents dont on puisse s'aider, pour faire une peinture sincère des coutumes, mœurs, habitudes, croyances, superstitions d'autrefois ; et que souvent, à

l'appui d'un fait qui se rattache à la vie privée, et même à la vie publique de notre nation, l'historien n'a pas à citer d'autre autorité que quelques vers d'un fabliau.

La nation française n'a jamais cessé d'être une nation conteuse. Dès les premiers temps de la Renaissance, Marguerite de Valois, sœur de François I.<sup>er</sup> et reine de Navarre, composait son *Heptameron* ; Bonaventure Desperriers, son valet de chambre, faisait des contes en prose, tandis que les deux Marot, St.-Gelais, Racan et d'autres poètes contemporains en faisaient en vers. D'âge en âge, le goût de composer des contes et celui d'en lire se sont perpétués et sont arrivés parmi nous malgré les orages politiques et les guerres intestines. Pendant le XVII<sup>e</sup> siècle, si sérieux, si collet-monté, le conte n'a pas cessé d'être cultivé, et notre naïf fabuliste se proposait de consacrer le produit d'une édition des siens à des œuvres de charité. Au XVIII<sup>e</sup>, Voltaire n'a pas trouvé le conte au-dessous de lui, et tout le monde connaît les charnants qu'il a composés en vers comme en prose. Après lui, le conte, sans cesser de contribuer à nos plaisirs, y entra pour une moindre part, et fut remplacé par de sombres et sanglantes tragédies qui faisaient naître des préoccupations dont aucune ne provoquait le sourire. Dès que le calme eut succédé à la tempête, cet aimable enfant de la gaieté française reprit sa place dans notre littérature, et Chénier, Ducis, Andrieux, Guichard nous firent des contes que l'on aime encore à rechercher dans la collection de leurs œuvres.

Vous remarquerez, Messieurs, que dans ce tableau

rapidement tracé, je ne vous ai point parlé des contes de fées qui nous ont tant amusés dans notre enfance, et qu'hommes faits nous relisons encore avec un plaisir que nous ne nous avouons qu'à nous-mêmes ; de ces contes tout remplis du merveilleux que se sont plu à y jeter à pleines mains une foule de beaux esprits et dont la collection, publiée sous le titre de *Cabinet des fées*, forme, quoique incomplète, une suite de plus de soixante volumes format in-octavo.

Il est donc bien vrai, Messieurs, que, comme je l'ai dit, en commençant cette partie de mon travail, le conte est une composition éminemment française, car aucune nation ne peut en offrir aux lecteurs un nombre aussi considérable que la nôtre. Aujourd'hui le goût semble avoir pris une autre direction. Nos poètes ont une trop haute idée de ce qu'ils nomment leur mission, pour gaspiller leur style et leur esprit, en les consacrant à la création d'œuvres futiles, qui exigent la réunion de plus de qualités qu'ils ne le soupçonnent, et dans lesquelles leur génie se trouverait étouffé, ce qui serait un grand malheur pour les siècles futurs. Remercions donc notre confrère, si bien capable de choses élevées comme il en a fourni la preuve, de ne point avoir dédaigné de perpétuer un genre de poésie, qui, tout modeste qu'on le juge, fait partie de la couronne littéraire qui resplendit sur le front de notre France bien aimée. Remercions-le d'avoir fait des contes pleins d'esprit, d'honnête gâté, et dont aucun père ne défendra la lecture à ses enfants. Je ne vous citerai et ne vous recommanderai aucune de ces aimables productions, parce que je désire que vous les lisiez toutes, certain que je

suis que vous me saurez gré de vous avoir mis dans cette agréable nécessité-là.

Messieurs, ici finit ma tâche. Je conclus à ce que la Société adresse une lettre de remerciements à notre vénérable confrère, M. Roux de Rochelle, et donne, au volume dont je viens de vous rendre compte, une place honorable dans sa bibliothèque.

La lecture de ce rapport terminée, M. D. Monnier donne connaissance d'un fragment de son dernier voyage en Italie, dont le manuscrit n'a pas été remis au secrétaire adjoint, rédacteur du présent procès-verbal, qui a le regret de ne pouvoir le publier.

M. Albert Thiboudet donne ensuite lecture d'un fragment de ses *Recherches historiques sur la ville et la baronnie d'Arlay*. Cet honorable membre ayant l'intention de présenter l'ensemble de son travail à l'académie de Besançon, et de concourir pour le prix offert par cette compagnie au meilleur *mémoire historique sur une maison, une abbaye, une église, ou une localité quelconque de la province de Franche-Comté*, manifeste le désir qu'il n'en soit rien imprimé dans le compte-rendu des travaux de la Société, parce que tous les ouvrages soumis, dans le but de disputer un prix, au jugement des compagnies qui les ont mis au concours, doivent être entièrement inédits. La Société, entrant dans les vues de M. Thiboudet, décide, qu'ainsi qu'il le demande lui-même, le fragment dont il a donné lecture ne sera point imprimé, et le dispense de l'obligation d'en faire la remise au secrétaire.

M. Marmora ayant obtenu la parole lit le fragment suivant d'un ouvrage manuscrit intitulé : *Fragments d'études physiologiques*.

#### DE LA FAMILLE.

La famille, ce lien d'amour formé par la nature, est l'élément fondamental de la société. C'est elle qui, rapprochant les hommes au moyen d'une force attractive, universelle et puissante, les réunit en groupes serrés et harmoniques. Elle met en communion intime, les uns avec les autres, les différents membres qui la composent ; elle les fait vivre sous le même toit, partager les mêmes peines, ressentir les mêmes joies, se rattacher aux mêmes espérances.

Sans la famille, l'État ne serait plus composé que d'individualités éparses et divergentes, dont tous les mouvements s'exécuteraient sans but commun et sans ensemble.

Rien alors ne rattachant l'homme à l'homme, il oublierait le lieu qui l'a vu naître, la cité qui a abrité son enfance, la patrie qui a protégé son existence. Tels les grains de sable que la mer a poussés sur la plage : on les voit emportés par tous les vents, se disperser dans toutes les directions, obscurcir l'air et retomber en poussière.

Mais la famille n'est pas seulement un élément social qui rassemble les hommes, qui leur donne un toit paternel, une cité, une patrie ; son rôle est bien plus élevé encore.

D'abord la famille a par elle-même une action moralisatrice importante ; c'est dans son sein que l'homme

prend son développement , et , plus encore que le corps , l'ame y puise sa nourriture. Entouré de soins , comblé de caresses, l'enfant y croît dans une atmosphère de dévouement et d'amour dont pendant toute sa vie il ressentira l'heureuse influence. Là le cœur s'anime et s'inspire , il y fait l'apprentissage des sentiments élevés que plus tard il doit faire sortir du cercle qui les a vus naître, pour les étendre à tous ses concitoyens, pour les déverser sur l'humanité tout entière.

La famille tient en outre , par ses vieillards , au temps qui n'est plus; elle touche par ses enfants au temps qui n'est pas encore ; elle transmet aux siècles l'héritage des siècles ; c'est par elle que le monde s'est civilisé ; c'est par elle que l'humanité s'avance.

Partout et toujours la famille tend à accomplir ses sublimes destinées; mais malheureusement elle est souvent arrêtée dans son essor par une organisation incomplète et fautive. Heureux donc le pays , heureux le siècle où , délivrée de toute entrave , favorisée par les mœurs , les lois et les institutions religieuses , la famille peut , arrivant à un développement complet , abriter les vertus privées , puis infuser dans le cœur de l'homme , avec l'amour de ses proches , l'amour de Dieu , l'amour de la cité , l'amour de la patrie et l'amour de l'humanité.

La famille chrétienne se présente dans un cadre à part ; elle diffère essentiellement de toutes les autres par le rôle supérieur que la femme est appelée à y jouer ; c'est que le christianisme , cette religion du cœur qui nous est descendue du ciel , a relevé la femme de l'abaissement où l'adoration des faux dieux, c'est-

à dire la domination de la force et le culte des sens, l'avait fatalement condamnée ; il a fait cesser son servage. En lui rendant la liberté, il a mis en relief ses qualités particulières ; il a développé la personnalité distincte qui appartient à sa nature et qui, jusque-là, s'était effacée sous celle de l'homme.

Dès ce moment, la force brutale et les passions sensuelles perdirent de leur empire, et la pitié et l'amour vinrent prendre leur part légitime dans le gouvernement du monde.

De cette époque aussi, la famille a reconnu deux chefs simultanés et différents, mais non pas contraires. A l'homme, le dehors, le travail manuel, le travail intellectuel, le souci et le maniement des affaires.

A la femme, l'intérieur ; à elle, tout ce qui relève de la sensibilité, tout ce qui touche à la vie morale, tout ce qui tient au ciel.

Ainsi donc, dans la famille chrétienne, la femme a dû occuper une place bien importante ; le christianisme est une religion d'amour ; la femme était particulièrement propre à refléter ce divin caractère.

En parlant de la famille, nous serons donc naturellement amenés à traiter de la femme qui en est la personne morale.

De plus, les tendances supérieures de la femme ne se développent cependant pas spontanément et sans efforts. Pour se mettre à la hauteur de ses destinées, elle a besoin de chercher dans les sentiments religieux un appui à son courage. En conséquence, nous aurons à rechercher quelle est à son égard l'influence des institutions religieuses.

APERÇU GÉNÉRAL DE LA NATURE HUMAINE.

Au commencement des siècles, Dieu créa l'homme à son image ; et, après avoir fait son corps du limon de la terre, il fit descendre, pour former son ame, comme une émanation de sa triple personne ; et d'abord il envoya à l'homme un rayon de sa puissance, en lui donnant à la fois l'activité, la force et le courage ; puis il fit briller sur son front un des éclairs de cette intelligence suprême dont les plus grands génies n'offrent qu'un pâle reflet ; enfin il fit jaillir dans son cœur une étincelle de cet amour sans bornes dont il est le brûlant foyer.

Cette puissance, cette intelligence, cet amour restent bien toujours associés et réunis dans chacun de nous pour former la nature humaine. Toutefois, par suite d'une admirable prévoyance, ces trois nobles facultés n'ont point été réparties également dans les deux sexes, car l'homme et la femme diffèrent par l'esprit, plus encore peut-être que par le corps. Nous devons en conséquence consacrer une partie de notre travail à faire apprécier leurs rapports, les oppositions et les différences qu'on rencontre dans leur nature.

De quelque côté que nous étudions la nature, nous n'y rencontrons que concert et harmonie ; que l'inspiration qui, chez les hommes de génie, a présidé aux plus grands travaux, aux plus sublimes découvertes, n'est que le pressentiment des divins accords que la Providence a établis dans ses œuvres.

Newton a découvert la gravitation universelle parce que son esprit éminemment religieux croyait à l'harmonie des mondes.

A la lueur de cette idée révélatrice et féconde, Cuvier a pu, au moyen de quelques fragments d'os fossiles dépareillés, reconstruire en entier le squelette de ces animaux monstrueux qui ont vécu avant l'homme et que des cataclysmes dévastateurs ont fait pour jamais disparaître de notre univers.

La foi en la sagesse de la Providence jusque dans le moindre détail de ses œuvres, voilà la boussole qui a dirigé ces grands esprits, le flambeau qui les a éclairés, le foyer qui, échauffant et fécondant leur génie, a entouré leur nom d'une glorieuse immortalité.

Le concert qui règne dans le moindre fragment de cet univers doit à plus forte raison se rencontrer dans l'homme, dans la femme, les plus nobles de toutes les créatures ; aussi, pour les deviner, pour les comprendre, pour étudier leur nature, nous aurons soin de nous éclairer à cette idée providentielle que, dans chacun d'eux, tout existe, tout s'agite dans un harmonieux accord.

En effet, la vigueur du corps, le front ouvert, l'œil sublime de l'homme, ses traits caractérisés, ses gestes impératifs annoncent la puissance ; en même temps que son courage indomptable, la profondeur de son intelligence légitime et ses droits à l'empire ; il porte à la fois le glaive de la puissance, le flambeau de la science et le sceptre des arts.

Chez la femme aussi, mais dans un ordre différent, tout concorde et s'harmonise : la beauté brille sur son visage, la grâce est dans sa démarche, le ciel est dans ses yeux, son cœur si sensible est tout à la fois amour, dévouement et pitié.

DE L'HOMME.

L'homme semble au premier aperçu avoir été spécialement favorisé de la nature, car, comparé à la femme, il est roi sur la terre; il porte avec fierté le triple sceptre de la force, du courage et de l'intelligence.

De sa main puissante il élève, il étreint, il renverse; sans peur en présence du danger, il se plait aux jeux sanglants de la force, la chasse et la guerre; le péril ne fait qu'augmenter son courage; enfin, de son intelligence qui semble ne point avoir de limite, il calcule la marche, mesure l'étendue et la distance des cieux.

Cette triple grandeur forme sa nature spéciale; elle lui a été départie par Dieu pour façonner la matière et donner la dernière main à l'œuvre inachevée de la création; aussi, depuis six mille ans, il n'a pas cessé un seul jour d'accomplir d'une manière magnifique l'œuvre que la Providence lui a assignée.

En coordonnant ses efforts avec ceux de ses semblables, il a transformé le monde. Les ronces et les épines ont fait place aux moissons, les animaux féroces ont fui dans les forêts et les déserts, les fleuves se sont renfermés dans leur lit, la mer a respecté ses limites. Il a créé les merveilles des arts, les prodiges de l'industrie; il a élevé les cités et les palais, il a rapproché les distances, mis en communication les deux hémisphères.

Voilà l'homme tel qu'il s'offre à nos regards, grand par la force, grand par le génie.

Mais s'il a la royauté de la force, souvent aussi il en exerce la tyrannie; s'il brille par sa robuste organisation,

il est malheureusement trop disposé à se laisser dominer par les voluptés qui relèvent des sens; et au lieu de leur commander en maître, il en devient l'esclave soumis et complaisant.

#### DE LA FEMME.

Remontez dans l'antiquité, regardez autour de vous dans les temps modernes : si on excepte les peuples que le christianisme a éclairés de sa divine lumière, partout et toujours la femme a été considérée comme bien inférieure à l'homme.

Les Grecs eux-mêmes, ces souverains appréciateurs, ne surent distinguer en elle que la grâce et la beauté.

Et cependant la femme a été magnifiquement dotée par la Providence. Seulement, comme les qualités morales qui la distinguent ne tombent pas immédiatement sous les sens et qu'elles sont facilement étouffées dans leur germe par des institutions mauvaises, elles restèrent voilées pour des peuples matériels, incapables d'apprécier la haute valeur de sa délicate nature. La femme, il est vrai, ne ressemble point à l'homme ; mais, sans avoir les mêmes couleurs, elle brille comme lui d'un éclat incomparable : là où finit le rôle de l'homme, celui de la femme commence.

C'est ainsi que, faible de corps, elle répugne aux travaux qui exigent de la force, et qu'elle est impropre aux fatigues de la guerre.

C'est ainsi que les travaux purement intellectuels conviennent mal avec la grande impressionnabilité qui fait le fond de sa propre nature.

Mais si l'homme jouit de la supériorité du corps, de celle de l'intelligence peut-être, il ne saurait être comparé à la femme pour tout ce qui regarde la sensibilité, pour ce qui tient au cœur. La femme lui est infiniment supérieure sous le point de vue moral de l'existence.

C'est que la femme était spécialement destinée à être mère.

Mère : ce mot renferme toute la nature de la femme; elle la définit, elle la caractérise.

Mère, la femme devait être faible de corps.

Mère, elle devait mépriser les plaisirs des sens.

Mère, elle devait être exclusivement amour, dévouement et pitié.

. . . . .

Ainsi donc, entre l'homme et la femme il existe des rapports nombreux, mais on rencontre encore plus de différences :

A l'un, la force et le courage.

A l'autre, la douceur et la bonté.

A l'un, les voluptés sensuelles.

A l'autre, les émotions du cœur.

A l'un, les qualités intellectuelles, l'énergie et la profondeur des idées.

A l'autre, les mouvements affectifs, l'amour, le dévouement et la pitié.

A l'un, le souci des biens matériels.

A l'autre, les tendances morales et les préoccupations des choses du ciel.

INFLUENCE DES INSTITUTIONS

*politiques, civiles et religieuses, sur le développement  
de la nature de l'homme et de la femme.*

L'homme se distingue de la femme par ses qualités et même par ses défauts ; car, à côté du courage, de la force et de l'intelligence dont la réunion forme son brillant apanage, nous rencontrons également des misères qui lui sont particulières : la tyrannie qui dérive de la force ; la féroce à la place du courage ; et, comme conséquence de l'exagération dans les appétits sensuels, d'ignominieuses débauches.

Or, les deux faces, bonne et mauvaise, de sa nature, ne sauraient se développer de front. Suivant le milieu civilisateur dans lequel l'homme vit et s'agite, l'une d'elles prime l'autre et prend des proportions prédominantes ; c'est-à-dire, que les institutions politiques, civiles et religieuses jouent un grand rôle dans le plus ou moins de développement des facultés qui composent sa nature.

L'histoire des différents peuples qui ont occupé la terre constituerait une longue série de preuves ; mais, pour ne pas trop nous étendre, nous nous bornerons à étudier l'homme au milieu de la civilisation païenne, nous réservant de nous en occuper un peu plus loin au sein de la civilisation chrétienne, alors que nous étudierons en détail, par rapport à lui et à la femme, l'action des institutions religieuses.

Toutefois nous ferons remarquer ici, par anticipation, que le tableau dont nous allons esquisser les traits n'est pas seulement une circonstance fortuite, un acci-

dent historique, imprévu ; c'est une des formes régulières que l'homme a dû revêtir, et si, dans la société romaine, je devrais dire dans toute l'antiquité, il s'est montré dans l'exagération de sa nature matérielle, cet ordre de choses était inévitable ; car l'ensemble de l'humanité, comme l'homme individuel lui-même, suit dans son développement des lois identiques assignées par la providence.

Or, le corps se développe avant l'esprit, la nature physique avant la nature morale ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cette nature morale ne saurait arriver à sa perfection par les seules forces de l'homme. C'est pour ce motif que pendant quatre mille ans l'humanité est restée exclusivement attachée à la matière, comme cette larve de papillon qui rampe en attendant des ailes ; et jamais l'homme n'aurait pu prendre son essor et arriver aux idées de confraternité humaine, si, il y a bientôt deux siècles, Dieu prenant l'homme en amour ne lui avait envoyé son Verbe.

Rome, considérée comme peuple, mérite surtout de fixer notre attention ; elle a formulé, elle a exagéré toutes les tendances qui appartiennent spécialement à l'homme et le caractérisent, ses qualités comme ses défauts. Elle a poussé jusqu'à l'extravagance et au délire la tyrannie de la force, l'amour de la domination et l'ardeur pour les voluptés sensuelles. Pour nous convaincre, il suffit de jeter un coup-d'œil rapide sur son histoire.

Tout chez elle était empreint de grandeur et de puissance. Ses redoutables phalanges conquièrent le monde, ses lois donnèrent une royauté respectée au moindre citoyen romain ; sa politique profonde, sa discipline

savante maintinrent les peuples dans l'asservissement ; et les nations jadis les plus puissantes se courbèrent en tremblant devant le peuple-roi.

Mais pour arriver à ces gigantesques destinées, la force avait dû étouffer l'humanité et la justice, elle avait dû régner sans partage ; c'est assez dire que la femme y était restée sans influence.

Romulus avait, dit-on, été allaité par une louve.

Les premiers Romains étaient des aventuriers sans famille. Le rapt et non l'amour avait présidé à leurs premiers embrassements.

Rome tout entière se ressentit de ses premiers ans ; la femme, c'est-à-dire la pitié et l'amour, n'avait pas approché son berceau, elle n'eut point de part à sa puissance.

Mais la grande époque romaine ne fut pas seulement caractérisée par l'empire de la force, ce fut encore le règne des sens.

Dès que Rome fut devenue maîtresse du monde sans conteste et sans partage, ne trouvant plus d'objets extérieurs pour exercer sa puissance, elle se replia sur elle-même, et, après les sanglantes proscriptions de Marius, de Sylla et des triumvirs qui conservèrent encore quelque chose de la grandeur romaine, nous voyons arriver les dégoûtantes saturnales de l'empire.

Toutes les dégradations auxquelles le culte des sens peut conduire, les Romains les subirent. Les repas devinrent des orgies ignobles, où l'estomac se vida plusieurs fois pour se remplir encore. L'homme cessa de se marier et le célibat voluptueux fut mis en honneur parce qu'il permettait toutes les débauches. Que dis-

je ? la femme, ce besoin de l'homme dont les instincts ne sont pas corrompus, la femme devint inutile même pour les voluptés sensuelles, la *Vénus Génitrix* fut remplacée par Priape ou les Salgres.

La femme, quoique corrompue et abrutie par la main de fer qui pesait sur elle, fut encore trouvée trop pudique et trop rebelle pour des débauches infernales. On lui substitua de jeunes esclaves et plus dociles et plus infâmes.

Nous venons de peindre l'homme abandonné à lui-même, livré aux exagérations de sa propre nature, alors que les tendances contraires de la femme ne viennent pas lui servir de contre-poids, *alors qu'elle est sans force et sans puissance dans la famille.*

C'est que, selon ces belles paroles de l'Écriture, il n'est pas bon que l'homme soit seul sur la terre. Dans les desseins de la Providence la femme ne doit pas être seulement la nourrice de ses enfants ; elle a par rapport à lui des fonctions plus élevées à remplir : elle doit être la douceur qui tempère la force, la sensibilité qui la dirige ; elle infuse dans le cœur de l'homme les sentiments élevés dont son âme est pénétrée, et l'amour, et le dévouement, et la pitié, et le mépris des plaisirs sensuels, et ses tendances célestes, et son souci de l'éternité.

. . . . .  
Ainsi donc, lorsque l'homme suit les voies que la providence lui a assignées, il arrive infailliblement à de grandes destinées et son front s'entoure de la triple auréole de la puissance, du courage et de l'intelligence.

Mais lorsqu'en dehors de tout autre poids, il s'abandonne à la pente mauvaise de sa nature, il arrive irrè-

sistiblement aux excès et aux brutalités de la force, au délire et aux débauches des sens.

La femme, de son côté, ne réalise pas non plus sans peine les qualités du cœur qui lui appartiennent en propre, elle a besoin pour les faire resplendir de vivre dans un milieu qui leur soit favorable. Il y a plus : en dehors du christianisme, ces qualités n'existent guère qu'en germe; alors la femme, plus encore que l'homme, penche vers la terre son front découronné ; et, elle tombe infailliblement dans les travers de futilité, et de minutie, qui constituent le côté faible de sa nature.

Le cadre rétréci dans lequel nous voulons nous renfermer ne nous permet pas de traiter de la femme avec tous les développements qu'elle comporte ; nous nous bornerons en conséquence à montrer ce que peut devenir la femme en dehors du christianisme, et pour cela nous la suivrons au sein de la société romaine.

La constitution primitive de Rome fut spécialement établie dans un but de domination et de puissance : on trouve dans les faisceaux et les licteurs qui précédaient ses consuls un emblème sensible du génie qui lui assura la conquête du monde.

Pour atteindre à ces brillantes destinées, l'état et la famille, établis sur le même plan, furent concentrés dans une unité imposante et redoutable.

De même que Rome, par ses citoyens privilégiés, absorbait tout l'empire, de même, dans la famille, l'homme, cet élément qui représente la force, se montrait comme chef unique, comme principe exclusif annihilant tous les autres.

L'influence de la femme y est complètement effacée ; sa

personnalité disparaît, étouffée qu'elle est par mille entraves. La femme n'y joue qu'un rôle purement matériel, celui de la maternité; et encore maternité incomplète, seulement suivant la chair; car celle de l'esprit, celle de l'âme lui sont enlevées. La femme n'est dans la famille que l'égale de ses propres enfants, et la loi la considère, non comme la compagne, mais comme la fille de son époux.

Aussi elle ne possède rien en propre, et les clefs de la maison ne lui sont confiées qu'à titre de dépôt. Veuve, elle n'arrive point à la liberté, car dès-lors elle devient soumise à la puissance oppressive d'un tuteur choisi dans sa famille.

Cette servitude avait pour but de tenir la femme à l'écart des affaires tant publiques que privées, et de donner à l'homme dans l'état et dans la famille une souveraineté sans partage.

Sous l'influence d'un pareil asservissement, le noble cœur de la femme fut étouffé; il ne battit plus qu'à de rares et courts intervalles, comme pour protester contre l'état d'avilissement auquel elle était réduite.

C'est ainsi que nous le voyons dans Lucrèce se révolter à l'infamie dont Sextus-Tarquin avait souillé sa couche; c'est ainsi que nous voyons l'amour maternel briller d'un doux et pur éclat dans la mère des Gracques.

Malheureusement, ces nobles et imposantes figures étaient de rares exceptions parmi les femmes romaines. Le vide de l'existence à laquelle elles étaient condamnées les forçait en général à chercher un aliment à leur activité dans le luxe, les vaines parures, les festins et les plaisirs; elles aimaient à se montrer dans des chars, à

apparaître devant leurs esclaves avec de riches habits et des bijoux précieux, à faire une cour de femmes d'atour, de suivantes et d'eunuques, cour enviée à la mollesse, où figuraient comme ministres et confidents le coiffeur, le parfumeur, le confiseur ; où l'on délibérait sur les cadeaux à faire à la diseuse de bonne aventure, à l'interprète des songes, à l'aruspice, à l'expiateur ; où l'on s'occupait de mille riens frivoles qui l'emportaient sur les soins du ménage. Lorsque des lois somptuaires venaient mettre un frein à ce luxe, les femmes faisaient des espèces de coalitions ou d'émeutes pour reconquérir la vaine liberté du luxe, la seule à laquelle elles pussent prétendre.

Les femmes, abruties par la sujétion qui pesait sur elles, ne purent donner essor aux facultés éminentes qui leur sont particulières, et se livrèrent à des débordements qui paraissent à peine compatibles avec leur nature.

Les historiens et les satiriques ont fait connaître les divorces et les adultères audacieux, la conjuration du bacchanal, les complots contre la pudeur et la paix publique.

Les choses furent portées si loin qu'Auguste fut obligé d'aller chercher dans des lois politiques un remède qui fut impuissant à arrêter le mal parce qu'il ne le prenait pas à sa source (1).

Il était réservé au christianisme, je ne dis pas seulement de ramener la femme aux bonnes mœurs, mais de mettre en évidence le noble rôle auquel la nature l'a destinée.

(1) Voyez Trolong.

En la rendant l'égale, ou du moins la compagne de l'homme dans le mariage, il l'a relevée de son abrutissement antique et l'a fait resplendir d'un doux et bienfaisant éclat dans la famille. De plus, il lui a montré la voie où elle devait marcher pour développer sa personnalité particulière, personnalité de pitié, de dévouement et d'amour, qui lui a mérité d'être l'instrument naturel et docile de la moralité et de la charité que Jésus est venu léguer au monde et qui fait l'essence de la civilisation chrétienne.

#### DESTINÉES SOCIALES DE LA FEMME.

Les destinées de l'homme, celles de la femme varient et s'agrandissent avec le cercle de civilisation qui les embrasse et leur donne naissance.

Chez les peuples sauvages et barbares, là où règnent exclusivement la force brutale et le souci de l'existence physique, la femme vit dans un état d'abaissement profond. Occupée aux travaux les plus pénibles, elle est, non la compagne, mais l'esclave et la servante de l'homme, qui se réserve les occupations les plus nobles, la chasse et la guerre. On trouve encore des exemples de cet ordre de choses chez les hordes et les tribus de quelques peuples barbares dans l'un et l'autre monde. Dans un état social plus avancé, dans la civilisation païenne, par exemple, le sort de la femme s'améliore ; mais pour se rendre un compte convenable du rôle qui y était attribué à la femme, il faut y distinguer deux époques successives, mais distinctes. Dans la première et la plus noble, dans celle qui rattache toute la vie du citoyen au triom-

phe et à l'empire de la cité, la société politique et civile sont créées sur des bases fécondes; et, tandis que l'homme s'occupe de gouvernement, de guerre, de domination et de puissance, l'existence de la femme s'ennoblit parce que son rôle est de donner, non plus seulement des enfants, mais de dignes citoyens à l'empire. C'est alors qu'on voit apparaître les graves matrones romaines.

Dans la seconde période de la civilisation païenne, Rome, devenue maîtresse du monde, oublie les nobles préoccupations du citoyen de la république et se plonge dans toutes les débauches. Alors la femme se dépouille de toutes fonctions morales au sein de la famille qui se dissout; elle se jette aussi dans toutes sortes de désordres, et elle n'est plus qu'une courtisane libre ou mariée qui déshérite son âme, oublie son cœur et prostitue ses charmes.

Si nous arrivons au moyen âge, nous verrons la femme sollicitée en deux sens différents et contraires par les mœurs rudes et sauvages qui caractérisent cette époque, et par l'influence des doctrines chrétiennes qui luttent avec l'esprit barbare. Toutefois, même aux temps les plus désastreux, on comprend qu'un génie nouveau, qu'un souffle régénérateur existe au cœur de ces populations innombrables descendues du nord de l'Asie et de l'Europe pour ravager l'empire.

Peu à peu se renouvelle la face du monde: le droit prend la place de la force, la liberté se substitue à l'esclavage. Pendant ce temps, la femme voit son existence s'ennobler, car elle est à la tête du mouvement chrétien, elle le féconde au milieu de la famille dont elle est devenue le chef moral; elle le propage au sein de la société

par ses vertus, par les actes de dévouement et d'amour dont elle donne l'exemple au monde.

Dans le temps où nous vivons, la femme a également de grandes destinées à remplir. Le démon de la force est terrassé et l'esprit de douceur et de confraternité s'est substitué à la brutalité sauvage des temps antiques. Toutefois, l'humanité est encore loin du but élevé qu'elle doit se proposer et atteindre, car si Jésus-Christ a dit : *bienheureux ceux qui sont doux parce qu'ils posséderont la terre*, nous devons ajouter que, pour accomplir complètement la loi, il faut ouvrir nos cœurs à la charité.

Que la femme donc, tout en entretenant dans l'homme l'esprit de douceur et de mansuétude auquel la civilisation chrétienne l'a amené, que la femme, disons-nous, souffle en lui le feu d'amour qui constitue la charité ; la charité qui non-seulement soulage, mais console ; qui non-seulement partage, mais se déponille ; la charité qui pleure avec ceux qui souffrent et qui a des ailes pour se porter vers les malheureux.

Pour atteindre à ces nobles fins, qu'elle n'oublie pas que rien ne refroidit le cœur comme la satisfaction des appétits matériels. Le plaisir rend égoïste ; il porte une atteinte mortelle au bonheur que nous trouvons à aimer ; c'est donc à la femme à retenir l'homme des temps modernes sur la pente glissante et fâcheuse où la satisfaction des sens, les plaisirs et les joies corporelles tendent à l'entraîner ; et qu'elle n'oublie jamais que les semences jetées par la religion dans le cœur ont besoin d'être fécondées. Qu'elle soit le canal par où descend sur le fils et l'époux la céleste rosée.

. . . . .

Amour sacré que le christianisme est venu apporter à la terre, c'est toi qui as transformé l'Europe en échauffant le cœur des nations germaniques qui vinrent peupler la Gaule il y a bientôt 15 siècles.

De barbares, tu en as fait des Français: sur notre belle patrie, tu as fait briller comme un diadème au front d'un roi toutes les vertus qui découlent du cœur: l'enthousiasme, le dévouement, le génie.

C'est par toi que le royaume très chrétien a été grand.

De génie? son front en est couvert....

De gloire? il en fut enivré.

Sa littérature n'eut d'égale que celle de Rome et d'Athènes.

Sa langue est parlée dans toutes les cours.

La France a été grande jusque dans ses fautes et ses revers.

Partout et toujours chez elle, le feu divin d'amour réchauffe ses pensées, anime son bras, et dans le 19.<sup>e</sup> siècle, ce siècle d'airain, de marbre et d'intérêts matériels, elle est encore la patrie de l'honneur et des grandes pensées.... de celles qui partent du cœur.

. . . . .

---

#### LE CASTOIEMENT D'AMOUR.

M. Ch. Laumier, invité par M. le président à le faire, prend la parole et dit;

MESSIEURS,

La pièce dont je vais avoir l'honneur de vous donner lecture a besoin, pour être bien comprise, d'être précédée de quelques lignes de préface, et je viens demander la permission de le faire.

Le mot *Castoient*, *Chastient*, d'où l'on a formé celui de *Châtiment*, signifiait autrefois *avertissement*, *conseil*, *remontance*. Voilà pour le titre.

Voici maintenant pour le sujet : Dans les XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, il était d'usage parmi la noblesse que chaque seigneur de second ordre envoyât ses fils à la cour de son suzerain, pour en augmenter l'éclat, et y recevoir une éducation, que, souvent, il ne pouvait pas leur donner lui-même. C'est ainsi que Guillaume de Lalain, seigneur en Hainaut, envoya, vers l'an 1430, son fils Jacques à la cour de notre duc, Philippe-le-Bon, dont il devint un des meilleurs chevaliers. Ces jeunes gens, confiés à des mains étrangères et revêtus du titre de pages, étaient instruits par des maîtres capables, dans l'art de l'équitation, dans le maniement des armes, et formés à tous les exercices propres à leur donner l'habileté et la vigueur nécessaires pour mener la rude vie de soldat, à laquelle ils étaient appelés par leur naissance.

Quant aux préceptes de la religion, aux usages du monde, aux lois de la galanterie, si sévères dans le cours du moyen-âge, c'était des dames qu'ils en recevaient leçon, et c'est de cette seconde partie de l'éducation d'un jeune gentilhomme de ces temps reculés, que l'auteur de la pièce qui suit a voulu donner une idée. En effet, rien n'est plus pittoresque que ce mélange de recommandations pieuses et de préceptes amoureux, qui constituaient toujours et partout le fond des *Castoiments* des nobles dames. L'aimable institutrice recommandait à son élève d'observer religieusement les commandements de Dieu, de fuir les sept péchés capitaux, de hanter les églises, de jeûner en carême, de faire ses pâques, d'être preux, loyal, fidèle, et ne manquait jamais de lui promettre, pour prix de sa valeur et de sa piété, les faveurs de sa maîtresse et une place en Paradis. Tel est l'usage ancien que l'auteur a voulu rappeler, en s'efforçant de conserver, autant que le permet la langue moderne, quelque chose de la naïveté du langage d'autrefois.

Ceci dit, que l'on se figure une dame châtelaine, gravement assise dans un vaste fauteuil de bois de châtaignier, garni d'un

cuir souple et luisant, parlant ainsi à un jeune et beau jeune-  
ceau, modestement debout devant elle, les yeux baissés et la  
toque à la main :

Alain, mon joli petit page  
Au doux parler, au frais visage,  
Tu n'auras pas toujours quinze ans.  
Voici le moment qui s'avance  
Où, pour toi, les jeux de l'enfance  
Ne seront plus si séduisants.

Bientôt, en la saison nouvelle,  
En entendant la tourterelle  
Gémir au bois, tu rêveras ;  
Et quand, sur les vertes fougères,  
Tu verras danser les bergères,  
Sans chagrin, tu soupireras.

De mystérieuses alarmes  
Te feront répandre des larmes,  
Un mot te fera tressaillir.  
Tu chercheras la solitude,  
Pour y cacher l'inquiétude  
Qui viendra souvent t'assaillir.

Alors, nos jeunes bachelettes  
Si duisantes et si folettes,  
A l'envi se feront un jeu  
De tourmenter ton cœur novice,  
Par des regards pleins de malice,  
Et de le mettre tout en feu.

Mais toi, ne crains rien de ce trouble  
Qui d'un jour à l'autre redouble  
Et que nul soin ne peut calmer ;  
Ce n'est point un mal dont on meure :  
S'il vient, c'est pour annoncer l'heure  
Où Dieu nous ordonne d'aimer.

Mon page, de moi viens apprendre,  
Comment pour plaire doit s'y prendre  
Un jeune et beau servant d'amour,  
Quand cette grande heure sonnée  
Fait luire à son ame étonnée  
Les feux brillants d'un nouveau jour.

D'abord, fais choix de noble dame  
Qui joigne à la beauté de l'ame  
Celle de l'esprit et du corps ;  
Sois son vassal, son homme-lige,  
Ne fais rien qui la désoblige  
Et jette entre vous des discords.

Aime-la bien, sois-lui fidèle.  
Ne sollicite jamais d'elle  
Des plaisirs impurs et grossiers.  
Et, pour la rendre méprisable,  
Ne recours point à l'art damnable  
Des mécréants et des sorciers.

Veux-tu, quand tu viens à paraitre,  
Te voir, des valets et du maître,  
Bien accueilli dans les châteaux ?  
Prends un ton simple, un air modeste,  
Et, plus que la lèpre et la peste,  
Fuis les sept péchés capitaux.

Craius même de justes louanges,  
Car l'orgueil a perdu des anges  
Jadis éclatants de beauté,  
Qui, maintenant chargés de chaînes,  
Sont dans les prisons souterraines  
Enfermés pour l'éternité.

On méprise l'ame asservie  
Au joug flétrissant de l'envie.  
Ainsi, ne sois point envieux,  
Suis vivement dans la carrière

Même sans que besoin te presse,  
Sois actif et fuis la paresse,  
Péché destructeur de tout bien.  
Pour travailler l'homme est sur terre,  
Et près de nous, comme à la guerre,  
Le paresseux n'arrive à rien.

Fuis le péché de gourmandise  
Qui, quoique plus d'un clerc en disc,  
Dégrade même un animal,  
Péché qu'Adam, le premier homme,  
Commit, quand il mangea la pomme,  
Cause pour nous d'un si grand mal.

Tout gentil varlet qui veut plaire  
En aucun moment n'est colère,  
Et n'a de fol emportement.  
La colère est une manie  
Qui des sens trouble l'harmonie  
Et pervertit le jugement.

Encor que largesse soit rare,  
Jamais digne amant n'est avare  
S'il aime avec sincérité.  
Vis avec grandeur et noblesse,  
Dans ta faveur et ta richesse,  
Fais part à qui l'a mérité.

De tous ces péchés il m'en reste  
Un bien coupable et bien funeste  
Que, verge en main, le remords suit :  
Evite-le, mon joli page,  
L'amour chaste et vrai qu'il outrage  
Rien qu'à son nom pleure et s'enfuit.

Sois dévot à monsieur saint Pierre,  
Soir et matin, fais ta prière,  
Et chaque dimanche au moustier

Va, les mains pleines, à l'offrande,  
Puis, donne au pauvre qui demande  
A genoux près du bénitier.

Quand une baronne ou marquise  
S'apprête à sortir de l'église,  
Passe devant modestement.  
Reste à la porte et là, bien vite,  
Présente-lui de l'eau bénite,  
En la saluant humblement.

Pendant le saint temps de carême,  
Pieusement rentre en toi-même,  
Jeûne et visite le saint lieu.  
Quand le jour de Pâques arrive,  
Reçois avec une foi vive  
Le corps sacré du fils de Dieu.

A nul serment ne sois parjure,  
Ne fais ni ne souffre d'injure,  
A chacun parle avec égard.  
Agis avec délicatesse,  
Traite avec même politesse  
L'enfant, le prêtre et le vieillard.

Veille sur l'honneur des familles,  
Défends les femmes et les filles  
Des traits acérés des méchants.  
Punis l'avarice et l'audace  
Dont le baron de noble race  
Rend victime l'homme des champs.

Sans calomnier ni médire,  
Aie aux dames toujours à dire  
Le soir quelque conte amusant.  
Aux plaids, sois le plus équitable,  
A midi, le plus sobre à table,  
Dans les tournois le mieux faisant.

A ces conseils si tu veux croire,  
Tu conquerras autant de gloire  
Que n'en eut jamais Amadis;  
Ta toute bonne et toute belle  
Se lassera d'être cruelle,  
Et tu gagneras Paradis.



**PIÈCES LUES EN SÉANCES PARTICULIÈRES,  
DONT LA SOCIÉTÉ  
a ordonné l'impression dans son compte-rendu.**

---

**RECHERCHES SUR L'ORIGINE DE MOIRANS,  
ET  
SUR CELLE DE SES PREMIERS HABITANTS ,**

**Par M. CHAMPAY.**

Celui-ci trouve que l'amour de la science  
l'a entraîné trop loin et que l'étude des an-  
tiquités de son pays est mille fois préfé-  
rable aux recherches lointaines. (ADOLPHE.  
Bibliothèque catholique de Lille, p. 45.)

**MESSIEURS ,**

Ainsi que la Société l'a fait consigner dans son der-  
nier compte-rendu , j'ai eu l'honneur de lui faire part  
de mes recherches et découvertes sur la ville qui fut  
dans la haute vallée d'Antre, antérieurement à la for-  
mation du lac, sous le nom d'*Héria*, auquel fut substitué  
celui de *Mauriana*.

Je viens de nouveau la prier de me permettre de

l'entretenir d'une autre ville, dont on n'a aucune connaissance et qui succéda à *Mauriana*, de *Moirencum* dont Moirans était le bourg et qui, à son tour, a succédé à la ville de *Moirencum*.

On voit dans le dernier compte-rendu que je me suis occupé de *Mauriana* jusqu'à sa ruine totale ; et comme la ville et le bourg de *Moirencum* en sont en quelque sorte la suite naturelle , pour établir d'une manière certaine l'origine de *Moirencum* , effacée du sol , de Moirans existant , des habitants de ces deux villes , ainsi que pour faire connaître la situation déplorable où furent réduits les malheureux qui échappèrent en petit nombre à la catastrophe de *Mauriana*, il me paraît nécessaire de donner ici une idée approximative de la manière dont cette cité fut surprise, et de celle dont les choses se passèrent ensuite.

#### *Destruction de Mauriana et construction de Moirencum.*

Pour arriver à *Mauriana* , suivant la tradition du pays , les Sarrasins passèrent par un chemin encore reconnaissable, qui se trouve au-dessus de la montée de la route allant de Moirans au Villars-d'Héria , à 45 pas nord-est de la maison Dallod, construite sur le bord de la route depuis quelques années, dite *sur la Cueille*.

Cet ancien chemin qui, en longeant de l'ouest à l'est le dessus du Grand-Villars , passe vers le four des Sarrasins, désigné dans l'*Annuaire du Jura* de 1842 , a conservé la dénomination de chemin des Sarrasins. En y passant , après avoir traversé la rivière d'Ain à

l'ouest, les barbares purent arriver par cette voie jusqu'à Mauriana sans être découverts, l'investir et surprendre ses habitants; l'inspection des lieux porte à le croire et la tradition le confirme.

Mauriana était encore considérable dans le 8.<sup>e</sup> siècle, puisque, dans les actes cités par le professeur Dunod, on l'appelle **URBEM**, et non pas *pagum* ou *vicum* (Dunod neveu, tome 1, 5.<sup>e</sup> dissert., p. 145, 147). Elle existait en 731; l'on fixe maintenant sa ruine en 732, précisément au temps où les Sarrasins, sous la conduite du trop fameux Abd-el-Rame, vinrent dans le dessein de la brûler: *Venerunt ad urbem ut illam concremarent*. Ils la brûlèrent en effet, ils la détruisirent de fond en comble; et c'est à cette occasion que le saint solitaire Marin quitta sa retraite pour aller leur prêcher la foi et qu'ils lui firent souffrir le martyre!....

Ainsi, il est bien certain qu'en 732, une nuée de Sarrasins, portant constamment à la main le fer et la flamme, détruisant tout sur leur passage, fondirent sur Mauriana avec la plus grande rapidité et l'entourèrent; que ses malheureux habitants furent surpris sous l'impression soudaine d'une terreur puissante, et que la population tout entière fit de vains efforts pour échapper au péril.

Tout ce qui porte un cœur humain peut aisément se figurer les cris déchirants de ces nombreuses victimes que la barbarie perce de coups mortels et repousse dans les flammes dévorantes; le fracas de la ville embrasée qui croule de toute part.... Tout cela ne fait qu'augmenter la joie féroce de ces monstres vomis par l'enfer!....

Quelques-uns des malheureux habitants de cette cité parviennent à s'échapper et fuient dans les montagnes voisines (de Lavans, selon la tradition du pays) ; ils y demeurent jusqu'après le passage des barbares , dont le séjour dans le canton de Moirans paraît avoir été de quelque durée, suivant un grand nombre de dénominations et de ruines mauresques mentionnées dans l'*Annuaire* cité.

Ils reviennent enfin après ce passage si tristement marqué. Hélas ! leur ville est entièrement détruite !... Son emplacement, qui naguère n'offrait qu'une fumée épaisse portant au loin une odeur nauséabonde empoisonnant l'atmosphère , se montre couvert de ruines énormes entassées.... Des cadavres mutilés , rabougris, sont gisants çà et là , épars, entassés, recouverts en partie ou totalement ensevelis sous ces ruines.... La confusion est partout, et la vue d'un tel spectacle leur fait horreur... Leurs parents, leurs amis, tout ce qu'ils possédaient est là sous leurs yeux , et ils n'ont plus rien au monde !...

Un sentiment de répulsion saisit leur ame anéantie ; ils s'étonnent d'avoir échappé à cette destruction, de survivre à tant de malheurs, et pour s'élever là un abri, leurs efforts seraient impuissants !...

Au milieu de ces ruines, du profond silence de la mort qui vient de succéder au tumulte , ils demeurent anéantis sous le poids de leurs réflexions et de leur douleur : tel le vainqueur de Jugurtha sur les ruines de Carthage !!... Puis ils détournent leurs yeux humides ; ils se relèvent lentement et s'éloignent péniblement....

Tout à coup, cédant au sentiment irrésistible de vé-

nération qu'ils éprouvent pour les lieux qui les ont vus naître et pour tout ce qui s'y trouve, ils s'arrêtent à deux kilomètres (demi-lieue), dans une plaine plus commode et plus agréable que le lieu où ils reportent toutes leurs pensées et qui doit leur procurer des matériaux et des trésors.

Là, ces pitoyables restes d'une ville populeuse, échappés aux ravages du fer et du feu, et *qui ne sont certainement pas des Maures*, construisent d'abord quelques maisons dont le nombre augmente successivement, et substituent ainsi une autre ville à celle qui ne peut plus être relevée : ils la nomment *Moirencum*!!!...

Les ruines de Mauriana se trouvant dans un lieu resserré, écarté et très peu fréquenté, tout fut abandonné, oublié depuis la construction de Moirencum. C'est sur la fin du 16.<sup>e</sup> siècle, plus de 960 ans après sa disparition, qu'une partie de ces mêmes ruines furent découvertes sous des bois et des broussailles engraissés de la cendre des morts!!!...

On s'étonne de ne voir figurer Moirans dans aucun traité, ou du moins de n'y trouver que son nom dégagé de tout détail historique, si ce n'est son origine fabuleuse et celle de ses habitants. Il est vrai que peu de faits sont connus, ce qui pourrait être attribué à la négligence, à l'insouciance ou à quelque événement inconnu, si l'on ignorait cet adage : *Moirans cache tout*, et s'il ne se trouvait pas justifié par une réserve mal entendue que je dois signaler dans son propre intérêt. Moirans tient en réserve, soigneusement cachés dans ses archives, et soustrait à toute investigation les char-

tes et documents qu'elles renferment, dans des sacs de cuir que j'ai vus , et cela par la crainte de quelques nouvelles plaisanteries ! Cependant cette crainte et cette réserve sont évidemment mal fondées, parce que l'historien fidèle, grave dans ses pensées, s'occupe des faits qui intéressent l'histoire sans quitter la gravité qui lui sied si bien, et parce que Moirans ne peut que gagner à être bien connu.

Ce n'est pas au sujet des Moirantins , des habitants de cette juridiction qui , toujours , surent si bien se gouverner, maintenir leurs privilèges, leurs franchises, et dont les officiers avaient la même autorité que ceux du bailliage de Saint-Claude qu'il convient d'inventer de ces fables bouffonnes et absurdes pour amuser les enfants : leurs archives ne peuvent rien produire de semblable.

Un jour viendra que l'historien pourra examiner les anciens parchemins renfermés dans ces sacs de cuir , les publier dans un traité historique qui aura aussi le mérite de la nouveauté, et donner de Moirans et de ses habitants une plus juste et plus haute idée. En attendant, je vais essayer d'apporter un trait de lumière sur le peu qu'on a publié, sans oser soulever le voile à travers lequel j'entrevois des vérités qui ne permettront plus à tous les Francs-Comtois, à tous les auteurs, d'attester, armoiries et tête noire à l'appui , que Moirans et ses habitants sont d'origine mauresque.

Commençons par examiner les auteurs pour établir tout d'abord que ce qu'on a écrit sur l'origine de Moirans et de ses premiers habitants ne porte aucun caractère de vérité.

Nous lisons dans la *Statistique du département du Jura* (de 1838), par M. Pyot, à la page 40 :

« Depuis deux mille ans, des débris du grand empire sommeillaient dans le sein du Jura, sur le sol et aux environs de l'antique Mauriana que l'on est définitivement convenu d'appeler Moirans. »

A la page 226 :

« Moirans, *Morarentium* qui à hunc morarentur sancti viri (Gilb. Cousin), est un bourg à château, une ancienne bourgade gallo-romaine, qui porte pour preuve de son ancienne antiquité une tête de Maure dans ses armes, ce qui veut dire qu'elle fut bâtie par une légion d'Africains au service des Romains. »

Avec un peu d'attention, on sent que rien n'est plus confus, plus inintelligible que ce que nous disent ici MM. Gilbert Cousin et Pyot. En effet, avec raison on a contesté que la ville d'Antre fut l'*Aventicum* de Ptolomée, imaginée par le jésuite Dunod, et l'on est convenu d'appeler cette ville *Mauriana*, d'après une légende de saint Marin, religieux au VIII.<sup>e</sup> siècle, lequel, cherchant à éviter les honneurs et la prélature, se retira dans les montagnes de Condat (V. Dunod neveu, hist. des Séquan., t. 1, 5.<sup>e</sup> dissert., p. 146), mais on n'est pas convenu d'appeler *Mauriana* Moirans : ces deux villes, très distinctes, n'existèrent pas au même temps, elles ne furent point gallo-romaines, et la tête de Maure placée dans les armes de *Moirencum*, dont Moirans était le bourg, ne prouve pas l'origine de ce bourg ; on pourra s'en convaincre en examinant l'article inséré dans le dernier compte-rendu de cette Société d'Émulation, sur les antiquités celtiques et romai-

nes du lac d'Antre, et celui-ci qui en est naturellement la suite.

M. Edouard Clerc, conseiller à la cour royale et membre de l'académie de Besançon, auteur distingué et notre honorable confrère, est peut-être le seul qui refuse le nom de Mauriana à la ville qui fut vers le lac d'Antre et le Pont-des-Arches, ainsi qu'on peut le voir dans son ouvrage imprimé à Dijon sous ce titre : *Deux Bourgognes, études provinciales*, à l'article *Considérations historiques sur les œuvres de Dunod* (livraison de mars 1838, pages 216, 226, 249, 250). M. D. Monnier, aussi notre honorable et savant confrère, s'appuyant de preuves solides, a émis une opinion contraire. (V. le recueil des travaux de cette Société, de l'année 1834, p. 109.)

Cet ouvrage de M. Clerc, en tout digne d'intérêt, renferme néanmoins une erreur qui mérite d'être signalée.

A l'article que je viens de désigner, p. 50, M. Clerc fait remonter les ruines de la ville d'Antre au-delà du règne de Constantin, et dans un autre article intitulé : *Époque bourguignonne ou premier royaume de Bourgogne* (livraison de septembre 1837, p. 49), il dit que le 1.<sup>er</sup> septembre 451, Attila fut vaincu dans les champs catalaniques ; qu'il s'enfuit vers la frontière des Gaules ; que nos contrées étaient sa route naturelle ; que rien ne défendait la province, toutes les forces romaines étant à la suite d'Aëtius, qui ne poursuivait Attila que de loin ; que notre pays fut dévasté, et que Besançon, Mandeure, Luxeuil, le dernier débris de la ville d'Antre, restèrent sous la cendre !... On sent tout d'abord

que cette ville n'a pu être détruite avant le règne de Constantin (306), et par Attila plus de 145 ans après. Voilà donc un anachronisme qui ne pouvait passer inaperçu, et que M. Clerc a dû reconnaître plus tard.

Nous lisons dans l'Annuaire de ce département, pour l'année 1842, un article sur Moirans où je vois l'auteur, faute de renseignements, dévier de son but, sans s'en douter, jusqu'à prendre Mauriana pour Moirans.

J'en extrais le passage suivant :

« Pour le moment, il suffit d'avoir démontré que, de toutes parts, Moirans se trouve investi de dénominations mauresques et de vestiges de retranchements épars, qui attestent que des armées musulmanes ont occupé cette partie de nos montagnes où était la colonie romaine du Pont-des-Arches.

« Il demeure donc établi par la légende et par les monuments, que cette colonie périt alors (732). » On y lit encore que les Sarrasins de la Mauritanie *sont venus pour détruire Mauriana.*

Tout cela n'est évidemment qu'une inadvertance de la part de l'auteur, dont l'érudition et la prudence sont bien connues; car il sait très bien que Clovis anéantit le nom romain dans les Gaules l'an 486; qu'il n'y avait plus de Romains à la 38.<sup>e</sup> année du règne de Gondebaud, environ l'an 489, et par conséquent plus de colonie mauresque ou romaine! Lors de la ruine de Mauriana, on comptait donc au moins 246 ans depuis leur évacuation, et Moirans ne fut bâti que longtemps après.

Si cette colonie eût été au lac d'Antre et au Pont-des-Arches lorsque les Sarrasins de la Mauritanie y

vinrent détruire Mauriana, et si cette colonie y eût péri alors, des soldats de la Mauritanie ayant restauré la ville d'Héria, lui ayant imposé un nom commémoratif de leur patrie, des soldats de la Mauritanie l'auraient non-seulement réduite au néant, ils auraient encore immolé sans pitié leurs frères d'armes et leurs compatriotes qu'ils auraient dû protéger, ce qui répugne à croire.

Nous lisons dans le même Annuaire :

« S'il a plu à nos moines de St.-Claude, aux expéditionnaires de nos anciens diplômes, à nos clercs du moyen-âge de traduire barbarement Mauriana par Moirencum, cela n'a pas empêché le nom de Mauriana de se conserver assez bien dans Moirans par la tradition orale, et d'arriver jusqu'à nous d'une manière plus intacte que ceux de certaines villes. »

On voit bien que l'auteur confond Mauriana avec Moirencum qui lui succéda dans la plaine dite de Saint-Laurent, de même que M. Pyot confond Mauriana avec Moirans; c'est un écueil qu'il n'a guère pu éviter, car je pense que le nom de Moirencum n'était point connu de lui, qu'il était même généralement ignoré, lorsque je lui fis voir les armoiries de cette ville portant le nom de Moirencum, lesquelles je venais de découvrir dans les archives de la mairie de Moirans, dans une recherche que M. Mathieu, maire, voulut bien me permettre et qu'il ne crut pas devoir me laisser poursuivre, par les raisons que j'ai fait connaître à la page 56.

Les habitants de Moirencum, les mêmes qui échappèrent à la destruction de leur première ville appelée Mauriana, durent sentir la nécessité et l'à-propos d'établir une

distinction entre ces deux villes, et cette citation fait voir combien cette distinction était importante. En effet, Mauriana n'ayant pu être traduit par Moirencum qui lui succéda, il résulte du léger changement opéré entre Mauriana et Moirencum, que les diplômes qui concerneraient Moirencum n'auraient aucun rapport avec Mauriana, qu'ils seraient relatifs à la ville qui fut dans la plaine de St.-Laurent ou à Moirans, son bourg. puisque l'un et l'autre formaient un tout dont le nom est bien réellement Moirencum; les armoiries, le bourg de Moirans, et des ruines de la ville, qu'il est impossible de désavouer, sont là pour l'attester!!!...

Enfin, je transcris de l'histoire abrégée du comté de Bourgogne, imprimée à Avignon en 1773, p. 53, le passage suivant, comme renfermant une erreur que la position de Moirans et la connaissance que nous avons des lieux où fut Mauriana feront facilement reconnaître:

« L'église de Besançon fut encore désolée, en 731, par l'invasion des Sarrasins d'Afrique, peuple cruel qui massacra l'abbé et la plus grande partie des religieux de Luxeuil, après avoir brûlé cette abbaye. Ils incendièrent aussi la ville basse de Besançon, et ruinèrent l'ancien Mauriana *sur les débris duquel on a bâti dans la suite la petite ville de Moirans.* »

Il est bien certain que Moirans n'est pas bâti sur les ruines de Mauriana.

On pourrait signaler dans tous les auteurs qui se sont hasardés à dire un mot sur Moirans, qu'ils n'ont pas distingué d'avec Mauriana, une infinité d'erreurs de cette nature et des faits qui portent à faux; ceux que je viens de faire connaître doivent être suffisants pour faire éviter bien des méprises en tout genre.

*En quel temps , à quelle distance , à quelle occasion  
Moirencum fut substitué à Mauriana.*

Voyons maintenant en quel temps, à quelle distance, à quelle occasion Moirencum fut substitué à Mauriana.

Le professeur Dunod, en son histoire des Séquanais, t. 1.<sup>er</sup>, 5.<sup>e</sup> dissert., p. 147, s'exprime ainsi :

« Ceux qui restèrent de la ville (de Mauriana), et qui s'étaient retirés dans le fond des montagnes pour échapper à la fureur des Sarrasins, revinrent, et, trouvant leur ville ruinée, ils la rétablirent, non plus au même endroit, mais à une demi-lieue de l'autre côté de la montagne, dans une meilleure situation. C'est où l'on trouve aujourd'hui Moirans, dont le nom me paraît être tiré de celui de Mauriana. »

Il semble que cet auteur, dont l'ouvrage a été imprimé à Dijon en 1735, étant originaire de St.-Claude et connaissant les lieux, ne devait pas ignorer qu'anciennement la plus grande partie de la ville de Moirans existait dans la plaine qui l'avoisine; dans ce cas, il aurait eu raison de dire que cette partie de la ville était dans une situation meilleure, mais il n'en parle nulle part, et il dit positivement : « c'est où l'on trouve aujourd'hui Moirans! » La situation où se trouvait et où se trouve encore Moirans, n'est certainement ni meilleure, ni moins bornée que celle où se trouvait Mauriana.

Quoi qu'il en soit de cette opinion, les habitants de Mauriana qui survécurent à sa ruine, pour se bâtir des habitations, une ville nouvelle, choisirent un emplace-

ment dans la plaine de Saint-Laurent , à 2 kilomètres (demi-lieue) de l'endroit où était Mauriana, à 8 ou 10 minutes de Moirans actuellement existant, précisément où se trouve une ancienne chapelle, reste précieux de l'église paroissiale et de la ville, et le cimetière qui sert encore à inhumer les morts dudit Moirans.

La tradition orale du pays veut que Moirans ait primitivement existé dans cette plaine. Les ridicules plaisanteries auxquelles cela a donné lieu en ont détourné la sérieuse attention; mais je la crois bien fondée, quant à la ville de ce bourg, ne le fût-elle que sur les ruines qui existent encore dans cette plaine.

C'est là que ceux qui, en 732, échappèrent à la destruction de Mauriana, parvinrent à construire une ville qui était plus agréablement située, plus ouverte et infiniment plus commode, à laquelle ils donnèrent le nom de Moirencum, dérivé de celui de Mauriana. En accommodant ce nouveau nom à celui de leur ville détruite, ils imitèrent en quelque sorte les Maures qui avaient accommodé le nom de Mauriana à celui de leur patrie dont ils le firent dériver. De même, ce léger changement leur rappelait la perte de leur ville natale, de leurs concitoyens, parents et amis, et il perpétuait le souvenir de leurs malheurs. Ce changement était nécessaire, parce qu'en distinguant ainsi ces deux villes, comme j'en ai fait la remarque ci-devant, cela devait prévenir toute confusion, toute méprise dans les actes et dans les traités historiques; ce n'est qu'à l'ignorance de ces faits que nous devons qu'il n'en ait pas été ainsi jusqu'à présent.

*Quelques indices d'une ville détruite dans la plaine  
de Moirans.*

Il y a environ douze ans que l'on découvrit, à 60 mètres au nord du cimetière de Moirans, situé dans la plaine, des squelettes humains qui semblent indiquer un autre cimetière, parce que ces squelettes, au nombre de trois, un grand et deux petits, étaient entiers et alignés comme dans les cimetières. On ne fit rien pour en découvrir un plus grand nombre; on continua la culture du champ, bien persuadé qu'il y en avait d'autres, et cette découverte, due au hasard, fut vue d'un œil indifférent ! Il n'est pas douteux que des individus furent enterrés là dans des cercueils, et tout porte à croire que ce cimetière était destiné aux pestiférés de Moirencum. On sait même, par la tradition, que le finage appelé Gargilla, situé derrière le Mont-Robert, était spécialement destiné aux personnes atteintes de la peste; il fallait donc aussi, selon l'usage, un cimetière pour celles qui en mouraient.

A la même époque on a trouvé, près de ce dernier cimetière, les fondations d'un angle de bâtiment, où était, probablement depuis la pose de ces fondations, un plomb de maçon que je conserve; on trouva aussi dans cette plaine un éperon d'une forme singulière, que j'envoyai au musée départemental, un conduit de fontaine; de temps en temps on y découvre d'autres ruines qui ne fixent point l'attention; et ce qui n'est pas moins significatif, c'est qu'il s'y trouve un pré que l'on appelle PRÉ DE LA VILLE!!!...

On y ferait de plus importantes découvertes si, de-

puis un temps immémorial, cette plaine n'était pas presque toute en nature de pré, et si les personnes étaient moins indifférentes pour ces sortes d'antiquités, En attendant, ces renseignements devront servir à démontrer qu'il y avait une ville dans la plaine de St.-Laurent, dont aucun auteur n'a encore parlé.

*Armoiries de Mauriana adoptées pour Moirencum.*

Suivant l'usage de tous les temps, il fallait des armoiries à la nouvelle ville de Moirencum. Dès-lors il fut aisé à ses fondateurs de conserver celles de leur première ville, avec laquelle ils établissaient autant que possible une certaine analogie, comme on le voit, puisqu'ils ne substituèrent dans les armoiries de Mauriana que le nom de Moirencum.

Il m'a été objecté à cette occasion que l'invention des armoiries n'eut lieu qu'au temps de Philippe I.<sup>er</sup>, qui régna de 1060 à 1106, et de la première croisade!

Mais ne sait-on pas qu'avant l'usage qui s'introduisit alors, les villes s'en choisissaient à volonté? Ainsi, Rome forma son blason de ces quatre lettres: S. P. Q. R. *Senatus populus que Romanus*; Nîmes porta dans le sien un palmier auquel était enchainé un crocodile avec la légende Col. Nem., *Colonia Nemensis*; Besançon, les quatre colonnes de son Panthéon, avec la légende *Sigillum secretum civitatis Bisuntinæ*. Tous les auteurs conviennent que ces images symboliques ont été de tous les temps; qu'elles ont servi à se distinguer dans les armées; qu'on en faisait les ornements des boucliers, des cottes d'armes, et qu'on les figurait

sur les enseignes et sur les étendards. Au surplus, à quoi servirait-il de contester un fait, une chose qui existe? Les armoiries de Moirencum, que je mets au jour, déposent qu'elles sont bien antérieures à l'an 1060.

*Tradition et sentiment d'une ville dans la plaine de  
Moirans.*

La tradition orale du pays semble désigner la plaine de St.-Laurent comme le lieu où se trouvait primitivement la ville de Moirans, et un proverbe bien connu, qui la fait tirer de là par ses habitants et fixer où elle est pour obtenir les bonnes grâces du baron et leurs franchises, révèle le sentiment d'une ville jadis dans cette plaine appelée Moirans, dont Moirans de nos jours était le bourg.

Pour justifier les anciens Moirantins du ridicule qu'on leur prêta à ce sujet, il faut 1.<sup>o</sup> se rappeler que ce fut après la ruine de Mauriana (732) que les habitants qui lui survécurent entreprirent de bâtir Moirencum; 2.<sup>o</sup> savoir que le château de Moirans n'existait pas alors. Or, fixons d'abord l'époque de la construction du château, et nous verrons qu'elle doit être postérieure de 132 ans à celle de la destruction de Mauriana et de la construction de la ville de Moirencum.

*Château de Moirans, construit dans le 9.<sup>e</sup> siècle, après  
la ville de Moirencum.*

J'ai eu en communication de M. Désiré Monnet, notaire à Moirans, un ouvrage inédit de plus de 1,100

pages, format grand in-folio, précieux par le grand nombre de faits historiques qu'il contient, et que l'auteur, son parent, originaire de Moirans, par une position toute spéciale, fut très à même de puiser à de bonnes sources. Cet ouvrage sur le comté de Bourgogne, approuvé par M. Philippe de Prétot, censeur royal, le 22 février 1771, est intitulé : *Abrégé chronologique de l'histoire de Besançon, capitale du comté de Bourgogne*, par Egenod, seigneur de Marvelise et Courbevoie, ancien vicomte-majeur, lieutenant-général de police et premier échevin de la ville de Besançon. Voici un passage que j'en ai extrait, qui fait connaître l'époque de la construction du château de Moirans :

« Charles-le-Chauve (qui régna de 840 à 877), par une charte de la 22.<sup>e</sup> année de son règne, confirma un diplôme de Charlemagne, son aïeul, de l'an 792, et il borna les terres de l'abbaye de Saint-Claude, au levant, par un chemin passant à la Ferrière, petite rivière ; ainsi ses possessions se trouvèrent contiguës, formèrent un domaine d'environ 15 lieues communes en longueur, sur 6 ou 7 en largeur, et bientôt elle eut des châteaux à Moirans, à Châtel-des-Prels, à la Tour-du-Meix, à Châtel-Blanc. L'empereur Lothaire et Louis d'Outre-Mer confirmèrent aussi les possessions de ces religieux ; et pour assurer davantage les actes qui en furent rédigés, on y fit un détail des biens qui en dépendaient. »

L'histoire et les chartes nous confirment ainsi l'époque de la construction du château de Moirans, auquel le jésuite Dunod semble assigner une époque plus reculée, en disant, dans sa découverte de la ville d'Antre,

p.12, que ce château était de la même structure que le petit temple du lac d'Antre et de la fonderie qui était au-dessous du Pont-des-Arches, et de petites pierres toutes unies, tandis que cette construction, qui était de même chez les Gaulois, était du 9.<sup>e</sup> siècle, et postérieure à celles que l'on doit assigner à la ville et au bourg de Moirencum.

*Franchises de Mauriana antérieures à celles de St.-Claude, et conservées à Moirencum.*

Tout est muet sur l'époque à laquelle la ville et le bourg de Moirencum commencèrent à jouir de leurs franchises, et je pense que l'on en trouvera la cause dans ce qui suit, ainsi que la preuve qu'Egenod et Pyot ont dit avec raison que Moirans en jouit toujours, sans cependant en dire le motif.

On sait qu'en 1244, Humbert III de Buenc, abbé de St.-Claude, fit l'acquisition de la baronnie de Moirans, « alors que les officiers de cette juridiction avaient la même autorité et qu'ils jouissaient des mêmes droits que ceux du bailliage de St.-Claude, et qu'il la réunit à son abbaye sous la condition qu'ils continueraient à jouir de leurs anciennes franchises et de leurs anciens usages, condition sans laquelle les officiers de la juridiction de Moirans ne traitaient jamais. » (Egenod.)

On sait également que Renaud II, dit le Franc-Comte, mort en 1144, refusa l'hommage de sa couronne à Lothaire II, dont il défit entièrement l'armée, et le força à prendre la fuite; que dès ce moment, Renaud II méconnut toute indépendance, affranchit de la main-morte

toutes les terres monacales de ses domaines, et que sa province prit le nom de Franche-Comté. (Quelques auteurs ont prétendu qu'elle fut ainsi appelée parce qu'elle fut libre et exempte de toutes tailles et impositions envers ses souverains; Egenod dit qu'il a appris de M. Droz, secrétaire de l'Académie, qu'il avait trouvé dans la chambre des comptes ce titre d'affranchissement.)

Au rapport de M. Pyot (Statistique générale du Jura, p. 226), « Moirans posséda de tout temps des franchises municipales que ses magistrats surent conserver. »

Enfin la ville de St.-Claude a commencé sous saint Olympe, 6.<sup>e</sup> abbé de son monastère, au milieu du 6.<sup>e</sup> siècle, et Dunod neveu (Hist. de l'abbaye de Saint-Claude, au tome 1, p. 103), pense que c'est de là que date la tenue en main-morte dans la terre de cette abbaye; mais que la terre de St.-Claude et le bourg de Moirans n'y étaient pas tenus, suivant cette ancienne chronique que je rapporte après lui :

« Sanctus Olympius successit beato Antidiolo.  
Hic admisit sæculares, in Condatiscenci loco,  
Ipsisque loca concessit, sub annuali tributo.  
Ut construerent hic domos, reservato dominio.

« Cette chronique est un titre très fort pour la franchise originaire de la ville, dont la condition et celle du bourg de Moirans, qui est ancien chef-lieu d'une seigneurie composée de quinze villages, est différente du reste de la terre de St.-Claude. »

Il est facile de voir que cet auteur, n'ayant aucune idée de la ville qui fut dans la plaine de St.-Laurent et

ne parlant que de son bourg, ce qu'il dit concernant Moirans se rapporte principalement à Mauriana, dans ce sens que la ville et le bourg de Moirencum avaient déjà su conserver les mêmes droits dont jouissait Mauriana, puisque cette ville et ce bourg n'existèrent qu'après 732. Ainsi Mauriana, ville considérable jusqu'à cette époque (731 suivant Dunod neveu, hist. des Séq., tom. 1, 5.<sup>e</sup> dissert., p. 147), libre, exempte de toutes servitudes dès son origine, bien long-temps avant l'existence de St.-Claude, les premiers habitants de Moirencum, sortis de leur ville détruite, durent conserver leurs mêmes prérogatives, les habitants du bourg de Moirans aussi par la même raison.

*Villes et bourgs du moyen-âge, pour servir de comparaison à la ville et au bourg de Moirencum.*

Voyons maintenant si, dans la ville et le bourg de Moirencum, nous trouverons les conditions de ville et de bourg des anciens temps.

Aujourd'hui, une ville est un assemblage de beaucoup de maisons disposées en rues, avec ou sans enceinte; un bourg signifie un gros village ouvert. Mais il n'en était pas ainsi dans le moyen-âge, d'après les remarques faites par M. D. Monnier (les mœurs et coutumes des Français sous les Valois-d'Orléans en donnent aussi quelque idée). La ville n'était jamais close lorsqu'elle avait son bourg.

Le bourg était toujours clos de murs. La ville était la partie du même lieu qui était hors de l'enceinte, et qui conséquemment restait ouverte: dans ce sens, elle était comme un simple village.

Le bourg n'était pas toujours la partie la plus considérable sous le rapport de l'étendue et de la population : comme la ville n'avait pas de limites, elle pouvait prendre une extension plus ou moins importante.

Le bourg était habité par la noblesse, chargée de la défense de la place; par la bourgeoisie qui concourait à cette défense et qui jouissait du privilège des franchises et d'une constitution municipale.

Dans la ville étaient les laboureurs, dans le bourg les artisans.

L'église paroissiale était toujours en dehors du bourg, parce que, en cas de guerre, les portes étant fermées, les paroissiens répandus dans la banlieue et dans la ville auraient été privés des offices divins; mais les bourgeois fermés avaient ordinairement une église succursale ou une annexe dans leur enceinte, église ou chapelle qui dépendait de la mère-église qui était hors des murs.

Voici comment la ville de Moirencum dans la plaine et le bourg entre la Roche-Rive et le Mont-Robert réunissaient toutes ces conditions :

*Toutes les conditions de ville et de bourg du moyen-âge se trouvent dans la ville et le bourg de Moirencum.*

La ville de Moirencum, comme celle de Mauriana, a été brûlée, ruinée, effacée du sol. Alors le bourg et le château durent éprouver le même sort ou souffrir beaucoup. Il est certain que le bourg fut relevé de ses ruines, il put en être de même du château; ce serait donc à cette occasion que le baron aurait pu faire quelques concessions ou avantages aux habitants qui échappèrent

à cette dernière catastrophe, pour les engager à reconstruire plus près de lui le bourg de préférence à la ville qu'il ne pouvait voir depuis son château, et dont la situation et les aisances étaient infiniment préférables. Les anciens murs de l'église de Moirans, que l'on réparait en 1841 ou 1842, présentaient encore, dans l'intérieur, les traces profondes d'un ancien incendie, et l'on en reconnaît également dans les plus anciennes maisons quand elles sont en réparation. De plus, et ceci ne doit laisser aucun doute sur la ruine et le rétablissement du bourg de Moirans, sa première rue, en y entrant du côté de la ville disparue, s'appelle actuellement rue de St.-Laurent, et, malgré cette nouvelle dénomination, on la désigne encore sous le nom de rue du Bourg-Neuf!!!...

Le bourg de Moirans était clos de murs, et deux portes nous sont indiquées par le jésuite Dunod dans sa découverte de la ville d'Antre, p. 6 et 7, où on lit :

« . . . . Et de la porte de Moirans qui est au septentrion, jusqu'au-dessous du Grand-Villars, au midi, où il y a près d'un quart de lieue. »

« . . . . On voit de ce côté-là (l'orient), en quelques endroits, les murs de la ville (ville basse de Mauriana) qu'on a trouvés presque sur le haut de la Roche-Rive, au couchant. Il en est de même au septentrion, dès la porte de Moirans, où l'on voit les restes d'une levée (la place où se tient le jeu de quilles est appelée sur les levées), de deux tours et d'un corps-de-garde, jusqu'à la porte, au midi, au-dessous du Grand-Villars, où il y a un amas de gros quartiers de pierre qu'on appelle encore aujourd'hui le Fort de la porte. »

Moirans avait donc au moins les deux portes à l'orient et au midi, indiquées par le père Dunod, et la situation de ce bourg assure qu'il en avait indispensablement une troisième au nord. Il avait aussi une église, annexe ou succursale, dédiée à saint Nicolas, dont l'église de la ville était la mère, et dédiée à saint Laurent.

Selon Egenod, « les habitations et les habitants se multiplièrent dans la nouvelle ville, plus grande autrefois qu'elle n'est aujourd'hui (c'est du bourg qu'il entend parler). Deux églises paroissiales au-dedans et au-dehors, l'une à l'honneur de saint Laurent et l'autre à celui de saint Nicolas, nous en fournissent la preuve. (Le bourg de Moirans n'eut jamais deux églises; il parle de celle qui était au-dehors, dont il reste une chapelle, sans savoir qu'il y eut une ville dans la plaine.— Les secousses qu'elle a essuyées dans les guerres, comme presque toutes les autres villes de la Franche-Comté, en ont diminué le nombre, et la paroisse de St.-Laurent a été unie à celle de St.-Nicolas. »

On voit par cette citation qu'Egenod n'a point qualifié de bourg Moirans, son lieu natal; qu'il a senti qu'il fut d'une plus grande étendue sans avoir aucune idée que la ville eût existé dans la plaine. Il est bien étonnant qu'aucun auteur n'ait pu se rendre raison ni de l'importance de Moirans, ni de son origine, ni de la véritable cause de la réunion de ces deux églises en une seule, ayant deux patrons; de ces deux églises qu'Egenod lui-même prend pour deux paroisses, dans la persuasion que le bourg était la ville!

La ville de Moirencum, le bourg et le château ayant été rebâtis, une chapelle de l'église paroissiale ayant

seule resté debout, il faut croire qu'une partie des ruines de la ville furent transportées tant dans le bourg, pour le rétablir, que dans d'autres lieux voisins, et que le surplus fut nivelé et recouvert de terre pour la culture, d'autant plus que les habitants en avaient le plus grand besoin, car ils en avaient si peu qu'elle ne suffit pas même pour les nourrir aujourd'hui, qu'ils ne sont qu'au nombre de 1,481; et, suivant la Statistique générale du département, p. 226, la prairie de St.-Laurent donne, outre le produit des terres labourables qui s'y trouvent, plus de 150 milliers de foin de la première qualité, en sus de ce qu'il en faut pour la consommation du bétail. Cette considération seule a pu déterminer à reconstruire le bourg de préférence à la ville.

Ce fut donc alors que l'union de saint Laurent, patron de l'église de la ville, eut lieu avec saint Nicolas, patron du bourg et de son église. De telle sorte qu'aujourd'hui Moirans se trouve avoir deux patrons, et le jour de saint Laurent pour fête patronale.

Ce jour-là, on offrait deux cierges à l'église de Moirans (j'ai vu faire cette cérémonie), l'un par les habitants du quartier de St.-Laurent, qui est au nord de la place publique, l'autre par les habitants du quartier de St.-Nicolas, qui en est au midi, lequel comprenait les habitants des Villars. Mais des jalousies sur la préséance s'étant élevées entre les offrants il y a quelques années, on n'offre plus qu'un cierge à saint Laurent. Ainsi l'usage primordial de l'offrir à saint Nicolas se trouve supprimé.

Des personnes, les plus âgées de Moirans, m'ont assuré avoir vu la fête de St.-Laurent joyeusement célé-

brées sur le cimetière parmi des ruines de la mère-église, où des marchands venaient étaler, vendre des fruits, etc., et que cet usage existait depuis très long-temps.

*Aperçu sur Moirans en 1789 et antérieurement.*

Jusqu'à la révolution de 1789, le bourg de Moirans eut un bailliage dont le ressort s'étendait sur 14 villages et plusieurs métairies des environs. Maintenant ce canton se compose de 17 communes.

Les officiers de cette juridiction avaient la même autorité et jouissaient des mêmes droits que ceux du bailliage de St.-Claude dont ils ressortissaient, depuis qu'un abbé de Saint-Oyen (Humbert III de Buenc) fit l'acquisition et l'union de cette baronnie à son abbaye, *sous la condition expresse que la juridiction de Moirans conserverait ses anciennes franchises et ses anciens usages.*

Ce bourg fut toujours gouverné par un corps de magistrats composé de quatre échevins et de huit notables. Son député aux états de la province avait le même rang que celui de la ville de St.-Claude.

L'église de Moirans, primitivement dédiée à saint Nicolas, et devenue paroisse de Saint-Laurent, était desservie par un collège de treize prêtres, nés et baptisés dans le lieu même, lesquels avaient le titre de familiers et un curé pour chef.

On comptait à Moirans quatre chapelles particulières, la chapelle de Ste.-Anne, qui était au nord sur le bord au levant de la route d'Orgelet, un peu avant l'entrée de la rue du Bourg-Neuf, actuellement rue Saint-Laurent ; la chapelle Saint-Maurice, qui était sur les levées

où se tient le jeu de quilles ; la chapelle Notre-Dame, où est le châlet, et où se trouvaient alors des arbres alignés servant de promenade ; et la chapelle Ste.-Magdeleine, qui était au midi, presque en face des premières maisons de la rue de Chavanne, au bord de l'ancien chemin allant à Saint-Claude.

A chacune de ces chapelles se trouvait une petite place : une cinquième et principale place est au centre de Moirans. Là se trouve une belle fontaine au-devant de laquelle était le carcan ; tout cela se trouve figuré au plan que Moirans conserve dans ses archives. Ce carcan était composé de deux grosses pierres qui en formaient le pied, rondes comme une meule et partagées par le milieu, et qui, jointes ensemble, formaient un trou carré au centre, pratiqué pour y planter l'arbre du carcan ou potence. Ces pierres sont encore intactes à dix ou douze pas de l'endroit qu'elles occupaient pour l'exécution des sentences, devant la maison des héritiers de Joseph-Séverin Muyard, où elles servent de bancs : très peu de personnes savent qu'elles ont servi à des exécutions à mort, notamment à Jeanne V....., du village de C....., qui y fut pendue, pour infanticide, le 18 janvier 1721, en exécution d'un arrêt du 10 du même mois, dont j'ai pris copie.

Moirans était distribué comme à présent ; son clocher, plus élevé en pointe quadrangulaire, est maintenant terminé en dôme. Ce bourg comptait quatre rues et six ruelles, rue de Bourg-Neuf, rue du Grandvaux, rue du Parement, rue de Chavanne, et de belles eaux, par des sources intarissables, alimentent ses fontaines, actuellement au nombre de quatre.

Il y avait aussi un hôpital et un bureau d'aumônes générales soumis à la direction du curé, du premier juge, du procureur fiscal, de deux familiers, de deux échevins et de deux bourgeois.

Tous les dimanches on faisait une distribution de pain aux pauvres bourgeois et aux étrangers.

Il y avait un autre bureau de charité confié à des dames qui avaient un directeur et un trésorier.

La principale industrie consistait en draps très communs, en cuirs et en souliers.

On y comptait quinze tanneries, beaucoup de corbonniers, qui, se trouvant à portée de la Suisse, lui fournissaient une quantité prodigieuse de souliers : ces derniers avaient dans l'église un autel dédié à leur patron saint Crepin.

Il y avait aussi un grand nombre de cardeurs de laine et de drapiers. Leurs draps servaient à l'habillement des habitants de l'endroit, dont le nombre, dit-on, s'élevait à 1,600, et à ceux des montagnes voisines. Les cardeurs et les drapiers avaient aussi un autel dans l'église, à droite de la nef principale, où l'on voit encore incrustée au-dessous de la couverture une carde : cet autel était dédié à saint Séverin.

On ne voit plus de trace du château, dont néanmoins les fondations doivent se trouver à fleur de terre; ses débris ont été employés à des constructions, notamment celle de la maison la plus rapprochée de l'église du côté du midi, que l'on appelle le collège.

*Époque de la ruine de la ville et du bourg de  
Moirencum et de la reconstruction de ce bourg.*

Rien ne constate l'époque de la ruine de la ville et du bourg de Moirencum, ni du rétablissement de ce bourg. Cependant nous allons voir qu'en consultant l'histoire et le millésime d'une maison évidemment construite dans le même temps que l'église actuelle, on peut fixer ce temps à l'année 1473.

Les connaisseurs s'accordent à dire que la maison la plus rapprochée de l'église, du côté du nord, est de même construction et du même temps que cet édifice, et leur sentiment se trouve justifié par les raisons et les rapprochements suivants que trois têtes de Maure viendront appuyer.

Cette maison a deux façades et deux portes d'entrée. La façade et la porte principales figurent sur la rue du Parement qui se trouve à l'ouest comme l'église; au midi se trouvent l'autre façade et l'autre porte pour un autre corps de logis qui servait encore de maison-de-ville en 1838; l'angle au bas joint les escaliers de l'église qui lui sont communs.

Jusqu'en 1787 on a vu dans la façade, à droite et à gauche de l'église, une tête de Maure en relief. De ces deux têtes il reste celle que l'on voit mutilée au midi de la porte; la perte de celle qui était du côté du nord fut occasionnée par des réparations faites à l'église, qui occasionnèrent probablement aussi la disparition du millésime que portait cet édifice. Ainsi le pensent les personnes qui ont vu faire ces réparations, d'après un

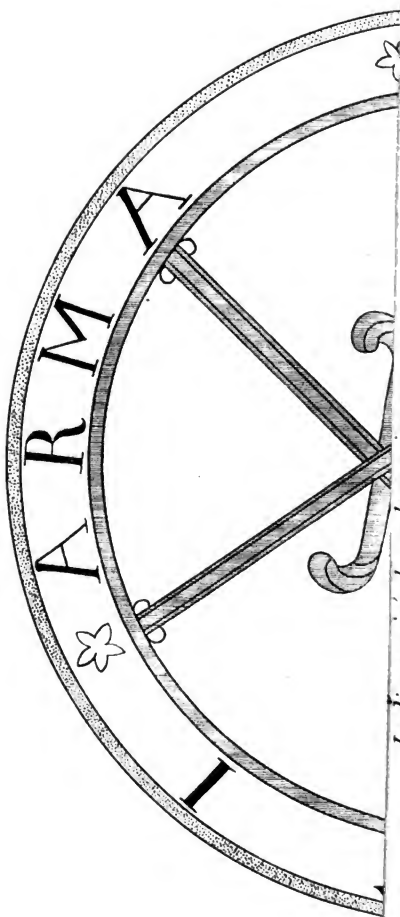
devis portant la date de 1787, fait par Hyacinthe Fluchon, architecte de Moirans, devis que j'ai tenu dans les archives de la mairie.

Au-dessus de la porte d'entrée de ladite maison, côté du midi, était une troisième tête de Maure en relief. Beaucoup de personnes encore vivantes les ont vues et conservent le triste souvenir de la destruction de l'une et de la dégradation de l'autre.

Après la disparition de celle qui était au nord de la porte de l'église, celle qui était au-dessus de la porte de la maison-de-ville fut brisée et celle qui reste dans la façade au midi de l'église fut mutilée comme on la voit, en 1790, par les fédérés de l'arrondissement de St.-Claude à leur retour de Paris; ils firent aussi beaucoup de dégât dans l'église, etc. Ils détruisirent en outre le carcan, qui était sur la place, et, chemin faisant, les fourches patibulaires qui se trouvaient à un quart d'heure de distance au midi de Moirans, à l'ouest de la route, où l'on voit encore les pierres taillées et placées ras du sol qui désignent l'emplacement. J'ai recueilli ces faits de plusieurs personnes, notamment des deux qui ont le plus participé à ces destructions et dégradations.

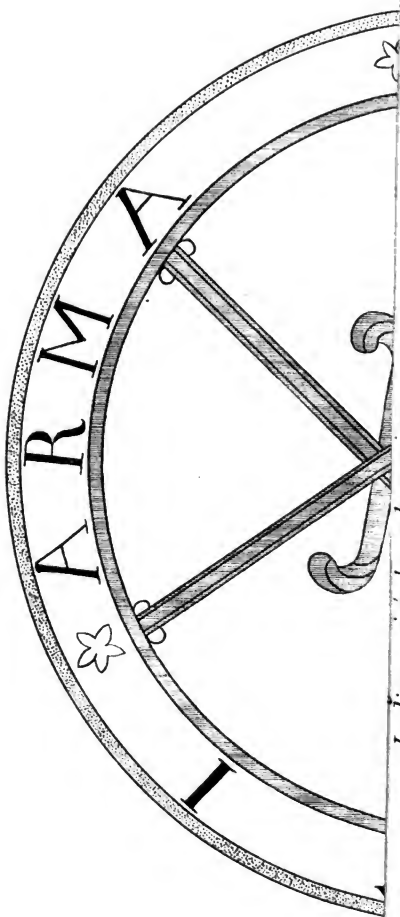
Les deux têtes de Maure qui étaient dans la façade de l'église et celle qui était dans une façade de la maison voisine, démontrent bien que ces deux constructions sont très anciennes et du même temps; mais comme Moirencum n'exista qu'après la destruction de Mauriana, on ne peut pas conclure qu'il fut bâti par des Maures: d'où provenaient donc ces trois têtes? Ici naît une difficulté que j'espère lever.





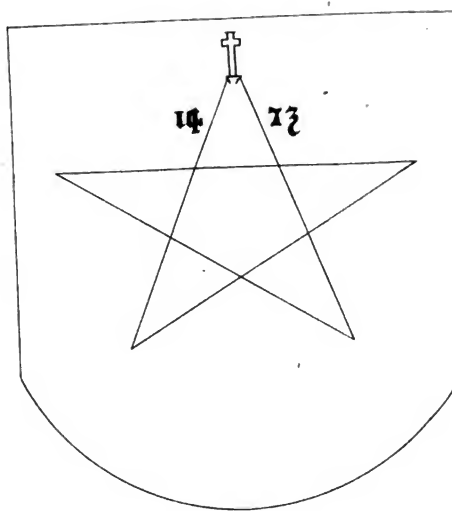
*Les lignes croisées la couleur noire.*





*Les lignes croisées la couleur noire.*





On voit l'angle de la maison sus-désignée, effacé à deux endroits par deux anciennes niches ; immédiatement au-dessous de la plus élevée se trouve un écusson, très bien conservé, dans lequel est une étoile comme celle que l'on voit dans les armoiries de Moirencum au devant du buste de Maure, et qu'il ne faut pas confondre avec une molette. Elle est surmontée d'une croix, au-dessous de laquelle est le millésime de 1473, parfaitement en rapport avec les chiffres gothiques de cette époque, lesquels n'ont subi aucune altération, ainsi que l'on peut en juger par la représentation ci-contre.

Or, suivant l'usage de tous les temps, le millésime d'une maison indique l'époque de sa construction. Cela étant, la maison dont il est ici question aurait donc été construite en 1473, de même que l'église, puisqu'à leur structure on peut reconnaître qu'elles sont du même temps. Mais, ne donner à Moirans que 371 ans d'existence est impossible, parce que nous avons reconnu que son origine est plus ancienne. Il faut donc tenir pour certain qu'il fut entièrement brûlé, détruit, puis relevé de ses ruines en 1473, et que c'est de là que date l'existence du BOURG NEUF, du bourg neuf, qui, ainsi que nous l'avons déjà reconnu, prouve bien sa substitution à un bourg plus ancien !

Il faut également tenir pour certain que les têtes de Maure placées à la maison et à l'édifice existaient ailleurs avant la construction de la ville de Moirencum ; que l'on put les y transporter des ruines de Mauriana, où elles occupaient une place plus convenable ; puis, de la ville dans le bourg neuf de Moirencum ; ou bien, qu'elles existaient dans l'ancien bourg depuis sa fondation, et

que, lors de sa reconstruction, on les avait replacées dans les endroits qu'elles occupaient auparavant ou de la même manière, pour quelque souvenir.

Quoiqu'il en soit, jusqu'à ce qu'il soit prouvé que l'église de Moirans fut une mosquée, il demeurera bien démontré que des Musulmans n'ont pas construit et placé ces deux têtes en évidence dans la façade de l'église de Moirans, et que les chrétiens qui la fondèrent y attachaient un sens qui se rapportait, non à leur origine, mais à leurs armoiries transmises et conservées; d'autant plus qu'ils n'aimaient pas passer pour être d'origine mauresque, et qu'ils faisaient un fréquent usage de ces têtes emblématiques !

J'ai vu, chez M. Muyart de Vouglans, des anciens tableaux de famille et un cachet ou petit sceau, où était une tête de Maure, et tout porte à croire que c'était une marque de distinction, tirée des armoiries du lieu, que voulurent se donner les principaux habitants : voyant ainsi de toutes parts des têtes de Maure, sur les édifices, sur les maisons, sur les tableaux, sur les sceaux, les Moirantins aussi purent croire que leur bourg était d'origine mauresque.

D'après ces indications, on doit reconnaître que l'église de Moirans et la maison qui en est la plus rapprochée du côté du nord ont été construites primitivement, au temps de Charles-le-Chauve, vers l'an 864, époque de la construction du château ; que la ville et le bourg furent ruinés au temps de Charles, duc de Bourgogne, dernier comte de la branche de Valois, et de Louis XI, et que le bourg seul fut rebâti dès-lors.

En effet, à moins de fixer l'existence du bourg à cette

dernière époque, sa reconstruction date certainement de 1473; car je ne trouve, dans l'histoire des guerres qui désolèrent si souvent la province, aucun temps qui coïncide mieux avec celui de sa ruine et de sa reconstruction que celui de ces deux princes, sous lesquels les Suisses, en guerre avec la Franche-Comté, la parcoururent en 1475, 1473, et *antérieurement*. Suivant Gollut, « ces guerres furent encore plus cruelles que les autres; étant repoussés, ils brûlaient les villes circonvoisines. »

En 1479, Louis XI envahit la Franche-Comté d'une manière perfide; il ordonna le siège de Dole qui fut commandé par Charles d'Amboise, et cette malheureuse ville fut prise, saccagée et réduite à la plus terrible extrémité, pendant que des troupes auxiliaires de Normands et d'Anglais s'emparaient des autres places de la province. Lons-le-Saunier fut aussi réduit à l'état le plus fâcheux dont gémissait également la province entière. Mais ce temps ne se rapporte point à notre millésime de 1473, il faut rétrograder au moins de six ans.

Ce fut en 1476 que le duc de Bourgogne, si connu sous les noms de Charles-le-Hardi, Charles-le-Guerrier, Charles-le-Téméraire, conduisit à Morat, par les montagnes du Jura, une armée de 30,000 hommes, suivant quelques auteurs, de 50,000 selon d'autres, presque toute de cavalerie peu convenable dans ces montagnes. « Estant fort hazardeux, dit Gollut, d'entrer sur eux ( les Suisses ) entre tant de pierres, montagnes et vallées dedans lesquelles le cheualier ne peut s'eslargir, voltiger, courir et enfoncer comme son dehuoir et adventaige requierent. »

Charles voulait se venger des incursions et des ravages que les Suisses faisaient dans sa province depuis quelques années ; mais ceux-ci qui étaient, sur ce point, au nombre de 8 ou 9 mille fantassins, ayant reçu des renforts considérables dont 30,000 hommes de l'empereur Sigismond, le sort de l'armée du duc Charles fut si déplorable qu'il n'en resta que 4,000 hommes.

Au rapport de Gollut ( p. 871 ), » le duc, ayant marché contre les Suisses avec son armée, leva le camp trop tôt. Le second jour d'april 1476, il fit marcher contre l'ennemi campé assez près de Granson où il perdit la bataille. » M. Pyot dit le 16 avril (Statistique, p. 67), et, suivant le dictionnaire géographique de Béranger (de 1806), les Suisses gagnèrent cette bataille en 1475.

Or, les faits de cette époque, 1475 ou 1476, peu importe, coïncident parfaitement, parce que ce ne fut qu'après les ravages causés dans la Franche-Comté par les Suisses et leurs alliés durant quelques années, et antérieurement à cette bataille, que Moirans dut être brûlé et reconstruit par les habitants qui échappèrent à sa destruction.

Dira-t-on que j'arrange tout cela à ma manière, que je fais cadrer ? J'en conviens ; je cherche un résultat, je calcule, et je m'arrête où cessent les difficultés : on ne peut pas dire que deux et deux font trois ! Moirans a été brûlé, ruiné, les faits qui le concernent sont obscurs, ignorés. J'ouvre la barrière fortifiée par des siècles, et je me livre aux recherches....

Enfin, on ne peut pas conclure que ce bourg fut

construit dès 732 comme la ville, parce que celle-ci ayant été bâtie par un très petit nombre d'habitants échappés à la catastrophe de Mauriana, il leur fallait moins d'habitations et d'espace pour se loger ; mais il est rationnel de fixer l'existence du bourg à l'époque de la construction de son château, parce que leur situation et leurs rapports démontrent qu'ils furent combinés et arrêtés en même temps. Or, je ne crois pas trop hasarder en fixant cette époque à l'année 864, deux ans après la Charte de Charles-le-Chauve, laquelle fut datée à Reims en 862 ; 132 ans après la destruction de Mauriana, 132 ans après le commencement de la fondation de Moirencum dans la plaine de Moirans dite de St.-Laurent.

Puisse cet essai, en attendant de plus amples renseignements, donner une idée juste de l'origine de Moirans et de ses premiers habitants ; substituer ainsi la vérité à l'erreur, fournir matière à de nouvelles méditations et à de nouveaux labeurs couronnés de succès, aux savants qui s'occupent de l'histoire des villes de ce département, qui, faute de renseignements, négligent celle dont je me suis occupé, et pour laquelle je viens leur offrir les premiers matériaux.

---

A LA MÉMOIRE DE CHARLES NODIER,

Par M. Gindre de Nancy.

Transi, et non erat.  
J'ai passé, et il n'était plus.  
Ecriture sainte.

L'aube à peine naissait, froide, décolorée;  
Un lourd brouillard pesait sur la terre éplorée,  
Dans les arbres flétris le vent sifflait la mort;  
Et du beffroi voisin la cloche frémissante  
Mélait le glas plaintif de sa voix gémissante  
A ce lugubre accord.

J'arrive alors, je touche au seuil de sa demeure...  
Jeunes hommes, vieillards, femmes, enfants, tout pleure !  
Et parmi ces regrets, hélas ! trop superflus  
Et ces sanglots amers, un cri soudain résonne,  
Cri dont mon cœur encore et se trouble et frissonne :  
Il n'est plus ! il n'est plus !

Moins terrible la foudre eût tonné sur ma tête.  
Chancelant, éperdu, quelque temps je m'arrêtai...  
Puis, portant au hasard mes pas irrésolus,  
Sombre, les yeux hagards, comme si l'anathème  
M'eût frappé, sourdement je murmure en moi-même :  
Il n'est plus ! il n'est plus !

Il n'est plus ! ce fécond, cet aimable génie,  
Dont partout la parole honorée et bénie  
Coulait en flots si purs d'ambroisie et de miel,  
Et qui sur nos douleurs versait avec son ame  
Les parfums du moli, le baume du dictame  
Que l'on recueille au ciel !

Lui, qui n'avait pour tous que bienveillance affable !  
Lui, l'émule éloquent de ce dieu de la fable,  
Qui d'une chaîne d'or tire à soi tous les cœurs ,

Et dans un même amour les joint et les accorde,  
Et loin, bien loin voit fuir la haine et la discorde  
A ses accents vainqueurs !

Hélas ! ce noble cœur, il a cessé de battre !  
Comme un fragile épi la mort vient de l'abattre,  
Ce chêne altier, la joie et l'orgueil des hameaux ;  
Et ceux qu'il abritait, dispersés par l'orage,  
N'iront plus, comme au port, se grouper sous l'ombrage  
De ses vastes rameaux !

Il a passé, semblable à la rapide étoile  
Qui des vapeurs du soir perce un moment le voile,  
Et lance, éblouissante, un jet de feu divin ;  
Puis l'astre tout d'un coup sous un nuage sombre  
Disparaît, et la nuit partout étend son ombre,  
Et l'œil le cherche en vain !

O Comté, beau pays dont il était la gloire !  
Toi, dont le nom, toujours si cher à sa mémoire,  
Sur sa lèvre incolore expira le dernier,  
Et dont ses yeux cherchaient les collines absentes,  
Et les vallons connus, et les fleurs renaissantes  
Au souffle printanier !

Oh ! pour toi quel long deuil et quelle angoisse amère !  
Quel coup affreux s'en va briser ton cœur de mère,  
Quand, d'échos en échos, sur tes monts chevelus,  
En tes cités, au sein de tes plaines fécondes,  
Retentira ce cri de nos douleurs profondes :  
Il n'est plus ! il n'est plus !

Il n'est plus ! et son corps sur la terre étrangère  
Va reposer !... Du moins lui soit-elle légère !  
Puisqu'aux lieux qu'il rêvait, au bord de tes ruisseaux,

Sous le thym, la pervenche et la brune ancolie,  
En ces réduits si chers à sa mélancolie,  
Tu n'auras pas ses os !

Quoi ! de lui sur ton sol pas même un seul vestige ;  
Une tombe, où son ombre entre les fleurs voltige,  
Et de tant de vertus, de glorieux renom,  
D'esprit naïf et vrai, d'intelligence exquise,  
A peine un rayon pâle en l'avenir qui luit,  
Dernier reflet d'un nom !

Ainsi de notre orgueil un Dieu cruel se joue,  
Et les âmes d'élite et les âmes de boue  
Pour lui dans le plateau pèsent d'un poids égal ;  
Et la mort sans pitié du même coup les frappe,  
Et de tout ce qui vit ici-bas, rien n'échappe  
A ce néant fatal !....

En ces sombres regrets tel j'exhalais ma plainte,  
Doutant, comme Brutus, et de la vertu sainte,  
Et du prix qui l'attend dans un monde meilleur ;  
Et j'errais sur les bords de la Seine attristée,  
Qui semblait du sourd bruit de son onde agitée  
S'unir à ma douleur.

Mais tout d'un coup, mon front abaissé vers la grève  
Se lève au ciel... Et là, comme sortant d'un rêve,  
Quel tableau vient s'offrir à mon œil enchanté,  
Et, m'arrachant au doute, à l'horreur qui m'opprime,  
Change mon lai funèbre en hymne d'allégresse  
Et d'immortalité !

A l'orient déjà brillait la belle aurore ;  
Le jeune et frais matin, que son doux éclat dore,  
Près d'elle souriait sur le coteau vermeil ;

Et la terre, à sa voix, d'harmonie arrosée,  
Comme aux chants de l'époux la nouvelle épousée,  
Sortait de son sommeil.

Puis, par la main de Dieu lancé dans la carrière,  
L'astre du jour franchit sa brûlante barrière,  
Et dans le vaste azur lentement s'éleva ;  
Et, comme au saint des saints du temple de Solime,  
Ses feux épars formaient un triangle sublime,  
Et j'y lus : Jéhova.

Et devant ce grand nom, les Séraphins, les anges,  
Et des vertus des cieus les nombreuses phalanges  
S'inclinaient, adorant le Très-Haut, le Très-Fort ;  
Et, dans leurs chœurs sacrés s'ouvrant à sa venue,  
Je vis s'épanouir la belle ame ingénue  
Dont je pleurais le sort.

C'était lui !.. Sur son front la même bonté peinte  
En tempérant l'éclat et la majesté sainte ;  
Et, triste encor, du haut de son Eden joyeux,  
Sur tous ceux qu'après lui le ciel condamne à vivre,  
Et qu'à tant de douleurs sa mort à jamais livre ,  
Il abaissait les yeux.

Puis, j'entendis soudain mille voix éclatantes  
Chanter, comme Israël au-devant de ses tentes,  
Quand David entonnait ses hymnes de salut,  
Et que du tympanon, du théorbe et des lyres,  
Le prêtre, le lévite, emplis de ses délires,  
Accompagnaient son luth.

« Gloire au Dieu créateur de tout ce qui respire !  
« A l'esprit qu'il éclaire ! au mortel qu'il inspire !  
« Au chantre harmonieux que son souffle anima !

« Gloire au Dieu qui confond l'impie en ses manœuvres,  
« Et par qui refleurit d'âge en âge en ses œuvres  
Le juste qu'il aime !

« Au Dieu qui sème au ciel, comme aux déserts le sable,  
« De ses brillants soleils la flamme intarissable,  
« Et partout lance au loin la lumière aux flots d'or !  
« Lui, par qui la nuit sombre au plus beau jour fait place,  
« Et qui des verts printemps sous la neige et la glace  
« Couve le doux trésor !

« Gloire, gloire à celui qui suscite à la terre  
« Ces élus qui, marqués du sceau de son mystère,  
« Font bénir sa bonté, sa puissance en tout lieu !  
« Et qui, de leurs travaux, assis près de son trône,  
« Reçoivent de sa main l'immortelle couronne !  
« Gloire à Dieu ! Gloire à Dieu ! »

16 février 1844.



## NÉCROLOGIE.

Quoique le présent volume ne doive contenir que le compte-rendu des travaux de la Société pendant l'année 1845, et que ce soit en 1846 qu'elle a perdu son honorable secrétaire perpétuel, elle a décidé qu'il y serait inséré la notice nécrologique suivante, pour ne pas retarder d'un an l'hommage qu'elle doit à la mémoire d'un homme qui avait acquis, autant par l'excellence de son caractère que par la profondeur et la variété de ses talents, les droits les mieux fondés à son estime ainsi qu'à son affection, qu'il possédait au degré le plus éminent.

La mort funeste de M. Houry, à une époque de sa vie où il pouvait ajouter encore beaucoup de bien à celui qu'il avait déjà fait, a été un malheur public dont le département du Jura et la ville de Lons-le-Saunier souffriront long-temps, et qu'ils ne répareront peut-être jamais : car jamais il ne leur a été enlevé un citoyen plus honorable, plus dévoué à leurs intérêts matériels et moraux, et plus digne des regrets universels qui l'ont accompagné à son dernier asile.

Aujourd'hui que la terre recouvre ce qu'il y avait de périssable et de mortel en lui, recherchons ce qu'il a été, et nous trouverons, dans chacune des actions de sa vie, un titre à la haute estime dont il fut environné, un droit aux hommages rendus à sa mémoire, et une raison de ne prononcer son nom qu'avec reconnaissance et respect.

M. Houry naquit à Laferté Saint-Aubin (Loiret), le

31 juillet 1774, et fit ses études au collège d'Orléans et à celui de Sainte-Barbe, à Paris. Elève ingénieur des mines avant la création de l'école polytechnique en 1794, il fut un des trente-huit qui participèrent, en 1795 et 1796, à l'enseignement de cette école ; il travailla dans les laboratoires avec Fourcroy et Vauquelin, et donna en même temps des leçons de mathématiques dans ce même collège de Ste.-Barbe, l'un des deux où il avait reçu l'instruction classique. Il semble que ses doubles devoirs d'élève et de maître auraient dû suffire pour occuper toutes ses facultés et remplir tous ses instants. Il n'en fut rien pourtant. Telles étaient la puissance de son organisation et l'ardeur de son désir d'apprendre, que, ne voulant point rester étranger, même aux sciences qu'il ne devait jamais appliquer, il suivait les cours d'anatomie et de médecine et s'occupait, dans les hôpitaux, de la pratique de ces deux branches des connaissances humaines.

Ingénieur des mines avant 1804, M. Houry contracta, en 1806, un mariage qui lui fournit l'occasion de mettre en évidence des vertus domestiques dont nous parlerons plus tard.

En 1810, nommé ingénieur-vérificateur du cadastre dans le département de la Haute-Saône (il n'y eut de géomètres en chef qu'en 1821), M. Houry, entraîné par son amour du bien public, publia, à l'usage de tous les ingénieurs du cadastre, une notice scientifique qui, outre des instructions fort développées, renfermait des vues nouvelles d'une haute utilité dans leur application. Cette notice subit des critiques de la part de l'inspection générale ; Houry persista à défendre des idées préjudi-

ciables à son intérêt particulier, puisqu'elles exigeaient, par l'emploi d'une grande échelle, des dépenses en travaux et fournitures beaucoup plus considérables que l'administration ne le demandait. Enfin, sa persévérance fut récompensée, et son plan de travail fut adopté plusieurs années après par l'administration centrale.

Nommé plus tard adjoint de la ville de Vesoul, il se vit forcé de suspendre ses fonctions dans le cadastre pendant les invasions de 1814, 1815, et fut destitué en 1816, par suite de la réaction politique qui eut lieu à cette époque.

En 1818, le gouvernement, revenant sur cette mesure injuste, le renvoya dans notre département, revêtu du même titre et investi des mêmes fonctions que dans celui de la Haute-Saône. L'année suivante, la Société d'Emulation du Jura s'empessa de l'admettre, à l'unanimité des voix, au nombre de ses membres.

Dans le cours des années 1820, 21, 22 et 23, M. Houry, tout en remplissant ses devoirs comme géomètre en chef du cadastre, et en participant aux travaux de la Société d'Emulation dont il enrichit les archives de savants mémoires, s'occupa particulièrement et avec amour de l'éducation de ses enfants. Désireux d'ouvrir à ses deux fils la carrière des hautes études et l'entrée de l'école polytechnique, il leur donna des soins qui furent justifiés par le résultat, puisqu'en 1827, l'aîné fut admis de la manière la plus honorable dans cette école, sans avoir eu d'autre maître que son père. Ce premier succès en présageait beaucoup d'autres qui se seraient assurément réalisés, si le ciel n'en eût autrement décidé.

En 1828, le jeune Houry, après avoir obtenu un rang distingué dans l'école, vint passer les vacances dans sa famille. Il y rapporta une santé fortement altérée, par suite du travail excessif et incessant auquel il s'était livré pendant l'année scolaire. Son temps de repos écoulé, il retourna à l'école en novembre de la même année ; mais la satisfaction dont il avait joui au milieu des siens, et le plaisir dont il s'était enivré en respirant l'air natal, n'avaient point détruit le germe du mal qui couvait en lui. Il tomba malade peu de jours après son retour à Paris, et bientôt sa famille eut à pleurer sa perte.

M. Houry, découragé et blessé douloureusement par ce malheur dans une de ses plus chères affections, changea la destination de son second fils, et préféra pour lui une carrière moins périlleuse et dont la mort ne gardât point l'entrée.

Persuadé avec raison que, distribuer l'instruction au peuple est le moyen le plus puissant de le rendre plus heureux et meilleur ; pendant l'hiver de 1829 à 1830, M. Houry voulut bien, sur l'invitation du préfet et du maire, donner aux ouvriers de Lons-le-Sannier des leçons de géométrie—pratique applicable aux arts et métiers. En 1836 et 1837, il donna, de son propre mouvement, tous les jeudis, des leçons aux instituteurs qui venaient les recevoir des campagnes environnantes, et publia, pour eux, son cours, en un volume, intitulé *l'Arithmotechnie ou l'art d'enseigner l'arithmétique, à l'usage des personnes qui se livrent à l'enseignement*. Cet ouvrage devint bientôt populaire en France, et, en 1838, nous l'avons trouvé à Blois.

En 1834, M. Houry fut élu pour faire partie du conseil municipal de Lons-le-Saunier. L'année suivante, une caisse d'épargne ayant été instituée en cette ville, il eut, le premier, l'idée heureuse d'en faire le dépôt de toutes les économies du département, c'est-à-dire, de centraliser au chef-lieu toutes les opérations des succursales. Ce système, mis en pratique, eut pour résultat le double avantage de donner de plus grandes facilités aux déposants, et de diminuer les frais d'administration.

Nommé maire en 1837, il provoqua plusieurs mesures de haute utilité qui toutes, à l'exception d'une, ont reçu leur exécution, au grand avantage de la ville de Lons-le-Saunier et même du département du Jura. Voici les principales: Il eut le désir de doter la ville chef-lieu d'un collège royal, et sa proposition, bien accueillie d'abord, fut abandonnée pour une autre, celle de l'érection d'une caserne. Plus heureux en de nouvelles occasions, il proposa et fit adopter l'idée de l'extinction de la mendicité à Lons-le-Saunier, des salles d'asile, de l'école normale pour les institutrices, à laquelle il porta intérêt jusqu'à sa dernière heure, etc. Il proposa aussi pour notre ville l'éclairage au gaz, et cette proposition, qui excita d'abord l'hilarité, fut plus tard reprise et adoptée avec le plus grand succès.

Rentré en 1840 dans la vie privée, M. Houry ne se crut point dispensé d'être utile et de faire le bien. Il continua la sainte mission qu'il s'était donnée, et, partout où il y eut des services à rendre, on fut sûr de le rencontrer. C'est ainsi qu'il fut tout à la fois président de la commission de surveillance, et directeur de l'école normale des institutrices; vice-président du comité

supérieur de l'instruction primaire; secrétaire du comice agricole des cantons de Lons-le-Saunier, Conliège et Bletterans réunis; secrétaire de la Société d'Emulation du Jura; membre des commissions d'examen des aspirants et des aspirantes au brevet supérieur; membre de la commission administrative de l'hospice de Lons-le-Saunier, et du conseil départemental des bâtiments civils. Dans toutes ces fonctions, il montra autant de capacité que de dévouement, et, malgré leur nombre, remplit toujours avec zèle et conscience les devoirs dont il avait accepté le fardeau.

Outre les ouvrages que nous avons mentionnés dans le cours de la présente notice, M. Houry en a composé et publié un grand nombre d'autres, qui tous ont pour but la propagation des hautes sciences dans les classes en position d'y atteindre, et de l'instruction primaire dans les classes moins favorisées, particulièrement celles qui habitent les campagnes. Tous ses écrits, remplis d'enseignements précieux, de vues saines et d'une application facile, d'une morale épurée, ne pourront que porter un très grand profit à ceux qui en feront le sujet d'une lecture attentive et de méditations sérieuses.

Mais la vie de M. Houry ne fut pas uniquement remplie par les travaux de l'esprit, il en consacra une très grande partie à la pratique des vertus sociales et domestiques. Dans le monde, il manifesta toujours la plus grande bienveillance et la plus douce aménité à tous ceux qui l'abordaient. Jamais il ne se prévalut, dans l'intérêt d'une satisfaction intime et personnelle, de la supériorité que chacun reconnaissait en lui, et

dont personne n'était jaloux , car on savait sur quels titres elle était fondée , et tout ce qu'il lui en avait coûté , pour l'acquérir , d'insomnies et de travaux. Tenant toujours ouverts les trésors dont l'étude et la réflexion avaient enrichi sa vaste intelligence , il se regardait , non comme le propriétaire , mais comme le dispensateur de la science qu'il possédait , et , à ce titre , était toujours disposé à en faire largesse. Dans son intérieur , nul ne fut meilleur mari et meilleur père. Aussi , dans ses derniers moments , eut-il la consolation de se voir entouré de tous les soins affectueux d'une famille qui lui payait en amour , l'amour qu'il lui portait.

Tel fut l'homme éminent que le département du Jura a perdu le 12 avril dernier , et que la mort a surpris debout , la plume à la main , et la pensée occupée du bien qu'il pouvait encore faire. Quinze jours de vie de plus , il recevait la noble récompense à laquelle lui donnaient droit des travaux incessants et de la plus haute utilité. Mais si la mort , trop hâtive à frapper , n'a pas laissé au gouvernement le temps de la lui décerner , l'opinion publique l'en a solennellement proclamé digne , et en cette circonstance plus qu'en aucune autre , la voix du peuple a été la voix de Dieu .

Après avoir vécu en homme d'honneur , M. Houry est mort en chrétien , assisté de tous les secours qu'offre la religion au fidèle qui touche au moment suprême. Son décès a jeté la consternation d'abord dans notre ville , ensuite dans notre département tout entier. Il a été conduit à sa dernière demeure par l'élite de notre population ; enfin , sa mémoire toujours ho-

norée grandira d'âge en âge parmi nous. De quel homme en peut-on dire autant ? Puisse ce témoignage de l'estime générale, dont nous nous constituons en ce moment l'interprète, joint au courage qu'inspirent la piété et la soumission aux décrets de la Providence, apporter quelque allègement à la douleur de la famille qu'il a laissée ici-bas, et qui y perpétuera les vertus dont pendant toute sa vie il donna le précepte et l'exemple.

Voici les ouvrages par lesquels M. Houry, malgré les travaux nombreux que lui imposaient ses fonctions diverses, a signalé sa vie honorable et laborieuse.

Antérieurement à 1804, étant ingénieur, il publia, dans le *Journal des Mines*, plusieurs *Mémoires statistiques* et des *traductions* de l'anglais du journal de Nicholson. Cette année-là (1804), il adressa au conseil des mines un *projet de reprise des travaux des mines des départements du Haut-Rhin et de la Haute-Saône, avec l'historique de ces mines*. — En 1805, il fit paraître avec M. Héricart de Thury, une *Minéralogie synoptique*, ou *Tableaux des substances minérales spécifiées et caractérisées au moyen de signes conventionnels*. Cet ouvrage fut dédié par reconnaissance à M. Haüy, membre de l'Institut national. L'Introduction et la Méthode sont l'ouvrage de M. Houry seul, et l'application a été faite par lui avec le concours de M. Héricart de Thury. — En 1807, il rédigea un *Mémoire sur les moyens d'augmenter la production des bois et d'en diminuer leur consommation, sans nuire à l'agriculture ni aux arts*. Cet ouvrage remporta le prix à la Société d'agriculture, sciences et arts, qui avait mis la question au concours. — En 1824, il publia un *Abrégé de l'Histoire sainte*, en grec et en latin, formant 2 vol. in-12, et dont il fit hommage à la Société d'Émulation du Jura. Cet abrégé, formé des textes les plus saillants de la Bible des Septante, est mis à la portée de la jeunesse des écoles ; il donne d'une manière concise et sans altération

les faits les plus importants. — En 1832, il publia, sur le collège communal de Lons-le-Saunier, un *opuscule* composé de sept lettres adressées à un inspecteur de l'Université, et qui furent imprimées dans la *Sentinelle du Jura*. — En 1834, il composa un *Mémoire* sur les moyens de conserver le cadastre, après son entier achèvement, et en 1837, il fit paraître un *Nouveau procédé de calcul des intérêts rétrogrades et progressifs à l'usage des caisses d'épargne et de prévoyance*. — En 1838, quoique chargé de l'administration de la ville de Lons-le-Saunier, en qualité de maire, il ne laissa point reposer sa plume savante et féconde, et publia deux ouvrages. Le premier, dont il fut le principal auteur, et qui a pour titre : *Une École de plus, une prison de moins, ou les avantages de l'instruction primaire*, fut imprimé par la Société d'Émulation du Jura, sous les auspices de son honorable président, M. Chevillard, et obtint la médaille d'or, mise au concours par le conseil général du département; le second de ces ouvrages, intitulé : *Le Collège au 19.<sup>e</sup> siècle, ou l'Instruction secondaire suivant le vœu des pères de famille*, rempli de vues utiles et morales, reçut l'accueil le plus distingué à son apparition. — En 1843, il fit paraître trois *Mémoires* contenant des expériences sur les nombres. Ces ouvrages, envoyés à l'académie des sciences, valurent en 1844, à leur auteur, les remerciements de ce corps savant, par suite d'un rapport de MM. Cauchy et Liouville, qui jugèrent qu'ils renfermaient des vues nouvelles sur les théories des nombres, et une méthode générale pour la solution des problèmes d'analyse indéterminée. — Enfin, en 1844 et 1845, M. Houry composa une œuvre encore inédite, intitulée : *l'Orphelin du Grand-Vaux, ou l'École des instituteurs*, dont la préface indique le but et la disposition.

Nous avons dit que M. Houry enrichit de précieux Mémoires les archives de la Société d'Émulation du Jura; nous allons en faire la récapitulation sommaire.

Soit comme membre, soit en qualité de secrétaire perpétuel de cette Société, titre dont il fut investi après que M. Guyétant l'eut quitté; en 1829, il lut un *Mémoire sur la comparaison*

*des langues grecque , latine et sanscrite.* Il trouva des analogies frappantes entre ces trois langues mortes , et conclut qu'elles dérivaien t d'une langue primitive et universelle. — En 1830 , il fit un *Rapport* sur les avantages et les inconvénients que lui parut présenter la méthode Jacotot. — En 1831 , il lut un *Mémoire sur l'utilité qu'il y aurait à revenir sur une meilleure prononciation du grec , mal à propos réformée par Erasme , au 16.<sup>e</sup> siècle.* — En 1832 , il présenta un *Mémoire détaillé sur l'instruction primaire dans le Jura et les améliorations dont elle lui paraissait susceptible.* En 1834 , il fit un *Rapport* sur l'érection proposée d'une fontaine monumentale en l'honneur de Xavier Bichat , à Thoirette , lieu de naissance de ce grand physiologiste. En cet ouvrage , M. Houry fit ressortir la prééminence de cet homme de génie sur tous ses devanciers , qui attribuaient les causes de la vie et de la mort , soit à des lois physiques , soit à la combinaison purement chimique des éléments , tandis que Bichat , en découvrant le vitalisme , en pénétra tous les mystères , sans quitter le fil de l'observation. — En 1835 , on découvrit , dans les grottes de Loisia , un crâne humain que l'on croyait généralement à l'état fossile. M. Houry fit , sur ce sujet , une *Notice* dans laquelle il décrivit toutes les parties de ce crâne ainsi que les causes et la nature des stalactites , ou concrétions calcaires qui l'enveloppaient. Enfin , en 1836 , il lut un *Exposé des motifs* précédant un projet de loi sur l'instruction secondaire.

CH. LAUMIER , secrétaire adjoint.



# LISTE

## DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DU DÉPARTEMENT DU JURA ,

AU 31 DÉCEMBRE 1845.

---

### BUREAU.

*Président honoraire*, M. THOMAS, préfet du Jura.

*Président ordinaire*, M. CHEVILLARD, membre du conseil général.

*Vice-président*, M. DELARUE, ingénieur.

*Secrétaire*, M. HOURS, ancien maire.

*Secrétaire-adjoint*, M. Ch. LAUMIER, homme de lettres.

*Trésorier*, M. CUENNE, avocat.

*Conservateur du Musée*, M. Désiré MONNIER.

*Conservateur-adjoint*, M. PIARD.

*Bibliothécaire*, M. Adrien RENAUD, avocat.

---

### COMMISSION D'AGRICULTURE.

MM. OUDARD, Thimothée CLERC, LANDRY, DEVAUX,  
PAPILLON, DE SAPPÉL, NICOLIN, CUENNE et MANGIN.

---

### MEMBRES RÉSIDANT AU CHEF-LIEU.

#### *Section d'agriculture.*

MM.

1 ALIX, lieutenant de gendarmerie.

2 CATTAND, juge de paix.

**MM.**

- 3 CHEVILLARD**, ancien sous-intendant.
- 4 CUENNE**, avocat.
- 5 DANET**, ancien receveur général.
- 6 HARPIN**, directeur des domaines.
- 7 MARMORAT**, docteur en médecine.
- 8 NICOLIN**, artiste vétérinaire.
- 9 PAPILLON**, président du tribunal civil.
- 10 DE SAPPEL**, propriétaire.

*Section du commerce et de l'industrie.*

- 11 DELARUE**, ingénieur en chef des ponts et chaussées.
- 12 FERRAND**, ingénieur des ponts et chaussées.
- 13 FOBLANT**, Victor, propriétaire.
- 14 FURIA**, ingénieur civil.
- 15 GORIN**, père.
- 16 HOURY**, propriétaire.
- 17 MANGIN**, ancien pharmacien.
- 18 MIGNEROT**, négociant.

*Section des sciences et beaux-arts.*

- 19 CAMUSET**, curé.
- 20 CHAMPAY**, ancien greffier.
- 21 CLAIRIN**, ancien inspecteur de l'académie.
- 22 DELESCHAUX**, Désiré, avocat.
- 23 DORNIER**, inspecteur des écoles primaires.
- 24 DUCRET**, propriétaire.
- 25 FINOT**, principal du collège.
- 26 JOBIN**, greffier du tribunal.
- 27 LAUMIER**, Ch., homme de lettres.
- 28 PERRIN**, avocat.
- 29 PIARD**, receveur de la ville.

**MM.**

- 30 **RENAUD**, Adrien, bibliothécaire.
  - 31 **RUBIN DE MÉRIBEL**, sous-intendant militaire.
- 

**MEMBRES RÉSIDANT DANS LE DÉPARTEMENT.**

*Section d'agriculture.*

- 32 **ALBERT**, colonel, à Cornod.
- 33 **Le prince d'ARENBERG**, à Arlay.
- 34 **BOICHOZ**, père, propriétaire, à Brans.
- 35 **BRUNE**, propriétaire, à Souvans.
- 36 **CLERC**, Thimothée, propriétaire, à Cousance.
- 37 **DERRIEZ**, secrét. de la Société d'agriculture, à Dole.
- 38 **DEVAUX**, Philibert, à Poitte.
- 39 **DUMONT**, docteur en médecine, à Arbois.
- 40 **GACON**, ancien sous-préfet, à Orgelet.
- 41 **GACON**, Henri, à Larnaud.
- 42 **GAGNEUR**, Wladimir, à Poligny.
- 43 **GÉLION**, Sigismond, à Sellières.
- 44 **LANDRY**, propriétaire, percepteur, à Poligny.
- 45 **LANGUE**, propriétaire, à Passenans.
- 46 **MAIGROT**, propriétaire, à Arlay.
- 47 **MÉRONA** (de), Albert, à Mérona.
- 48 **ODARD**, propriétaire, à Courlaoux.
- 49 **POILLEVEY**, président du comice agricole, à Poligny.
- 50 **REVERCHON**, propriétaire, à Château-Chalon.
- 51 **RYARD**, capitaine, à la Loye.
- 52 **SAURIA**, Charles, à Poligny.
- 53 **THOISY** (vicomte de), à Gisia.
- 54 **TISSOT**, vétérinaire, à Poligny.
- 55 **VAULCHIER** (le marquis de), au Deschaux.

*Section du commerce et de l'industrie.*

**MM.**

- 56 BABEY, Ferréol, à Revigny.
- 57 BERGER, fondeur, à Poligny.
- 58 BERT, meunier, à Saint-Germain.
- 59 BOISDENEMETS, propriétaire, à Azans.
- 60 CAPITAN, perceuteur, à Cramans.
- 61 DE CHAMBERET, fils, au Pont-de-Poitte.
- 62 DOMET-DE-MONT, propriétaire, à Dole.
- 63 HUGONNET, mécanicien, à Blye.
- 64 LE MIRE, aîné, membre du conseil gén., à Clairvaux.
- 65 MAYET, mécanicien, à Dole.
- 66 MONNIER-JOBEZ, membre du conseil gén., à Poligny.
- 67 POIRIER, manufacturier, à Saint-Claude.
- 68 PORT, mécanicien, à Dole.
- 69 REBOUR, géomètre, à Orgelet.
- 70 THÉVENOT, négociant, à Moirans.

*Section des sciences, lettres et beaux-arts.*

- 71 AMOUDRU, peintre, à Poligny.
- 72 BABEY, naturaliste, à Salins.
- 73 BARBIER, ancien capitaine de marine, à Orgelet.
- 74 BESSON, sculpteur et peintre, à Dole.
- 75 BOLLUT-GRILLET, docteur en médecine, à Dole.
- 76 BOURGEOIS, principal du collège de l'Arc, à Dole.
- 77 BOURGES, peintre, à Dole.
- 78 BOUSSON DE MAIRET, homme de lettres, à Arbois.
- 79 BRUN, peintre, à Dole.
- 80 BUCHON, Maximin, peintre, à Salins.
- 81 CAPELLANI, médecin, à Thoirette.
- 82 DELORT (baron), pair de France, à Arbois.

**MM.**

- 83 DUSILLET (Léon) , homme de lettres , à Dole.
  - 84 FOURQUET , professeur de mathématiques , à Dole.
  - 85 GERMAIN , docteur en médecine , à Salins.
  - 86 GUICHARD , père , propriétaire , à Cousance.
  - 87 JAVEL , imprimeur , à Arbois.
  - 88 JEANNEZ , membre du conseil général , à Dole.
  - 89 LAVY , professeur de mathématiques , à Dole.
  - 90 MACHARD , docteur en médecine , à Dole.
  - 91 MALLARD , notaire , à Pagny.
  - 92 MAZUYER , ancien professeur , à l'Étoile.
  - 93 MONNET , ingénieur , à Saint-Claude.
  - 94 MONNIER , Désiré , homme de lettres , à Domblans.
  - 95 MOREL , fils , membre du conseil gén. , à Arinthod.
  - 96 MUNIER , médecin , à Foncine-le-Haut.
  - 97 PALLU , bibliothécaire , à Dole.
  - 98 POINTURIER , professeur de dessin , à Arbois.
  - 99 ROBIN , l'abbé , à Digna.
  - 100 ROBERT , avoué , à Dole.
  - 101 ROBERT , fils , de la société phrénologique , à Dole.
  - 102 DE RONCHAUX , propriétaire , à l'Étoile.
  - 103 VANDEL , peintre , à Saint-Claude.
  - 104 DE VANNOZ , propriétaire , à Châtillon.
- 

**MEMBRES CORRESPONDANTS**

**DOMICILIÉS HORS DU DÉPARTEMENT.**

**MM.**

- 1 L'AUBEPIN (le comte de) , à Paris.
- 2 BALME , docteur en médecine , à Lyon.
- 3 BARD , Joseph , à Chorey ( Côte-d'Or ).

MM.

- 4 BARTHÉLEMY, Anatole, numismate.
- 5 BAUDOT, président de la Société des antiquités de la
- 6 BAUDOT, juge, à Dijon. [ Côte-d'Or.
- 7 BAVOUX, avocat, à Paris.
- 8 BÉCHET, conseiller, à Besançon.
- 9 BERNARD, membre de la Soc. d'agricult., à Bourg.
- 10 BERTHAUD, major du 2.<sup>e</sup> de ligne, à Chalon-sur-Saône.
- 11 BOICHOZ, directeur des contributions directes, à Dijon.
- 12 BONAFOUX, directeur du Jardin des Plantes, à Turin.
- 13 BONNAIRE, homme de lettres, à Lyon.
- 14 BONNET, docteur en médecine, à Besançon.
- 15 BONVALOT, professeur, à Paris.
- 16 BORET, médecin, à Jussey (Haute-Saône).
- 17 BOURDELOY, directeur des contributions ind., à Vannes.
- 18 BOWY, Antoine, graveur en médailles, à Paris.
- 19 CHALANDRE, géologue, à Lyon.
- 20 CHAMBARD, sculpteur, à Paris.
- 21 CHOUPOT, avocat-général, à Besançon.
- 22 CLERC, Édouard, conseil. à la cour roy., à Besançon.
- 23 CODÈLE DE LIANCOUR, à Paris.
- 24 COLIN, conseiller à la cour de cassation, à Paris.
- 25 CONSIDÉRANT, officier du génie, à Paris.
- 26 CORDIER, député du Jura, à Paris.
- 27 CORNE, ingénieur des ponts et chaussées, à Besançon.
- 28 COTHERET, conservateur des forêts, à Bar-le-Duc.
- 29 DAMEMME, receveur général, à Melun.
- 30 DALLOZ, député du Jura, à Paris.
- 31 DELEZENNE, professeur, à Lille.
- 32 DEBRAY, ancien receveur général, à Paris.
- 33 DELACROIX, Auguste, homme de lettres, à Paris.
- 34 DELACROIX, membre du conseil général, à Valence.
- 35 DELAFOND, profess. à l'école vétérinaire d'Alfort.

MM.

- 36 DELPORTE, officier au 7.<sup>e</sup> cuirassiers.
- 37 DELUC, J.-A., à Genève.
- 38 DE ROTALIER, Charles, homme de lettres, à Besançon.
- 39 DESCHAMPS, Emile, homme de lettres, à Paris.
- 40 DEVAUX, major, à Dole.
- 41 D'HOUDETOT, directeur des Contrib. ind., à Toulouse.
- 42 DROZ, de l'Académie française, à Paris.
- 43 DUBOUCHET, à Chezal-Benoit, département du Cher.
- 44 DUVERNOIS, doyen de la faculté de Strasbourg.
- 45 FÉVRET-DE-ST.-MÉMIN, conservat. du Musée, à Dijon.
- 46 GASPARD, doct. en méd., à St-Etienne [S.-et-Loire].
- 47 GAULARD, professeur, à Verdun.
- 48 GAUTHIER, docteur en médecine, à Lyon.
- 49 GERBET, ancien professeur à Saint-Sulpice, à Paris.
- 50 GINDRE DE MANCY, homme de lettres, à Paris.
- 51 GOUNIOT, professeur de philosophie, à Blois.
- 52 GOUDOT, Etienne, négociant, à Paris.
- 53 GOUDOT, Justin, naturaliste, à Paris.
- 54 GOUDOT, Jules, naturaliste, à Madagascar.
- 55 GOUILLAUD, professeur de physique, à Grenoble.
- 56 GRUM, Alphonse, avocat, à Paris.
- 57 GUÉNARD, Alexandre, bibliothécaire, à Besançon.
- 58 GUILLON, pharmacien, à Lyon.
- 59 GUYÉNOT, principal du collège, à Chalon-sur-Saône.
- 60 GUYÉTANT, docteur en médecine, à Paris.
- 61 GUYORNAUD, Clovis, homme de lettres, à Besançon.
- 62 HUART, recteur, à Ajaccio [Corse].
- 63 HUGUENIN, sculpteur, à Paris.
- 64 HUGO, Victor, homme de lettres, à Paris.
- 65 JEANGERARD, officier de marine, à Toulon.
- 66 JOLIBOIS, curé, à Trévoux [Ain].
- 67 JOUSSERANDOT, Louis, homme de lettres, à Paris.
- 68 DE LAMARTINE, de l'Académie française, à Paris.

MM

- 69 LANGRENON, peintre d'histoire, à Besançon.
- 70 LAVIROTTE, receveur particulier, à Arnay-le-Duc.
- 71 LEBOEUF DE VALDAHON, à Moneteau [Yonne].
- 72 LEMARCHAND DE LA FAVERIE, à Rouen.
- 73 LETELLIER, inspect. des ponts et chaussées, à Paris.
- 74 LEVRAT-PERROTON, à Lyon.
- 75 LEZAY DE MARNÉZIA, préfet de Loir-et-Cher.
- 76 MAGNIN, conservateur de la bibliothèque du roi.
- 77 MALLE, secrét. de la Soc. des Scienc., à Strasbourg.
- 78 MARJOLIN, prof. de la faculté de médecine, à Paris.
- 79 MARQUSET, ancien sous-préfet, à Paris.
- 80 MICHELOT, chef d'institution, à Paris.
- 81 MOLARD, membre de l'Institut, à Paris.
- 82 MONNIER, Léon, maître des requêtes, à Paris.
- 83 NIEL, chef de bureau au minist. de l'intér., à Paris.
- 84 ORDINAIRE, jeune, direc. de l'éc. des sourds-muets.
- 85 OUDET, président à la cour royale de Dijon.
- 86 PACOUD, docteur en médecine, à Bourg.
- 87 PARANDIER, ingénieur en chef, à Dijon.
- 88 PÉCLET, profess. à l'éc. des manufactures, à Paris.
- 89 PEIGNOT, inspecteur de l'Académie, à Dijon.
- 90 PERCEAUX, professeur de chimie, à Strasbourg.
- 91 PERDRIX, docteur en médecine, à Paris.
- 92 POUILLET, professeur de physique, député, à Paris.
- 93 POUJOLAT, Baptiste, insp. des éc. primaires, à Digne.
- 94 PUVIS, président de la Soc. d'Emulation, à Bourg.
- 95 PONS DE L'HÉRAULT, ancien préfet, à Paris.
- 96 QUILHET, père, ingénieur en retraite, à Paris.
- 97 QUILHET, fils, ingénieur civil, à Paris.
- 98 RÉVEILLÉ-PARISE, docteur en médecine, à Paris.
- 99 RIGAL, manufact., à Clairfontaine [Haute-Saône].
- 100 RIVIÈRE, administrateur, à Alger.
- 101 ROSSAND, notaire, à Bourg.

MM.

- 102 ROUX, professeur de l'école de médecine, à Paris.
- 103 ROUX DE ROCHELLE, de la Soc. de Géogr., à Paris.
- 104 SANTAREM ( de ), anc. ministre de Portugal, à Paris.
- 105 SERINGE, professeur de botanique, à Lyon.
- 106 SORLIN, docteur en médecine, à Paris.
- 107 THIESSÉ, Léon, ancien préfet, à Paris.
- 108 THIRIA, ingénieur des mines, à Paris.
- 109 TISSOT, homme de lettres, à Paris.
- 110 TISSOT, professeur de philosophie, à Dijon.
- 111 TREMEAUX, ex-inspecteur des domaines, à Cuiseau.
- 112 TROYES (A. de), à Besançon.
- 113 VALDENUIT (de), ancien préfet, à Paris.
- 114 VALLETTE, négociant, à Bordeaux.
- 115 VALLOT, secrétaire de l'Académie, à Dijon.
- 116 VIANCIN, membre de l'Académie, à Besançon.
- 117 WEISS, conservat. de la Bibliothèque, à Besançon.

---

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

- 1 L'Institut de France, à Paris.
- 2 La Bibliothèque du roi, à Paris.
- 3 L'Académie royale de médecine, à Paris.
- 4 L'Académie royale de Besançon.
- 5 L'Académie de Dijon.
- 6 ——— de Rouen.
- 7 ——— de Reims.
- 8 La Société centrale d'agriculture, à Paris.
- 9 ——— de la Côte-d'Or, à Dijon.
- 10 ——— à Nancy.
- 11 La Société agronomique, à Paris.
- 12 La Société de géographie, à Paris.
- 13 ——— industrielle, à Angers.

- |    |                                              |
|----|----------------------------------------------|
| 14 | La Société de la morale chrétienne, à Paris. |
| 15 | — linnéenne, à Paris.                        |
| 16 | La Société d'émulation d'Abbeville.          |
| 17 | — de l'Ain.                                  |
| 18 | La Société d'agriculture d'Angers.           |
| 19 | — de l'Arriège.                              |
| 20 | — de l'Aube.                                 |
| 21 | — de Besançon.                               |
| 22 | — du Calvados.                               |
| 23 | — du Cantal.                                 |
| 24 | — de Chalon-sur-Marne.                       |
| 25 | — de la Charente-Inférieure.                 |
| 26 | — des Côtes-du-Nord.                         |
| 27 | — de la Drôme.                               |
| 28 | — de Saint-Étienne.                          |
| 29 | — de la Haute-Garonne.                       |
| 30 | — de l'Indre.                                |
| 31 | — de la Gironde.                             |
| 32 | — d'Indre-et-Loire.                          |
| 33 | — de Loir-et-Cher.                           |
| 34 | — du Loiret.                                 |
| 35 | — de la Loire-Inférieure.                    |
| 36 | — de la Manche.                              |
| 37 | — du Mans.                                   |
| 38 | — de Metz.                                   |
| 39 | — de Nîmes.                                  |
| 40 | — du Nord.                                   |
| 41 | — de l'Oise.                                 |
| 42 | — du Pas-de-Calais.                          |
| 43 | — des Pyrénées-Orientales.                   |
| 44 | — du Bas-Rhin.                               |
| 45 | — du Haut-Rhin.                              |
| 46 | — de Saône-et-Loire.                         |
| 47 | — de la Haute-Saône.                         |

|    |                                            |
|----|--------------------------------------------|
| 48 | La Société d'Agriculture de Seine-et-Oise. |
| 49 | — de la Seine-Inférieure.                  |
| 50 | — de Tarn-et-Garonne.                      |
| 51 | — de la Vienne.                            |
| 52 | — des Vosges.                              |
| 53 | Le Comice agricole d'Arbois.               |
| 54 | — de Dole.                                 |
| 55 | — de Lons-le-Saunier.                      |
| 56 | — de Poligny.                              |
| 57 | La Ferme-modèle de Louhans.                |

---

|                                           |     |
|-------------------------------------------|-----|
| 1.° Membres résidant dans le département. | 104 |
| 2.° Membres correspondants                | 117 |
| 3.° Sociétés correspondantes              | 57  |
| TOTAL.                                    | 278 |

---

# TABLE

## DES MATIÈRES.



**Séance publique du 28 décembre 1846.**

|                                                                                                                                                                                                                    | PAGES. |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Discours du président. . . . .                                                                                                                                                                                     | 5      |
| Rapport de M. Ch. Laumier, sur les poèmes et mélanges<br>littéraires de M. Roux de Rochelle. . . . .                                                                                                               | 13     |
| De la Famille, par M. Marmorat. . . . .                                                                                                                                                                            | 27     |
| Le Castoiment d'amour, par M. Ch. Laumier. . . . .                                                                                                                                                                 | 43     |
| Pièces lues en séances particulières, dont la Société a<br>ordonné l'impression dans son Compte-rendu. —<br>Recherches sur l'origine de Moirans et sur celle de<br>ses premiers habitants, par M. Champay. . . . . | 52     |
| A la mémoire de Ch. Nodier, par M. Gindre de Mancy. . . . .                                                                                                                                                        | 86     |
| Nécrologie. . . . .                                                                                                                                                                                                | 91     |
| Liste des membres de la Société d'Émulation . . . . .                                                                                                                                                              | 101    |







UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06939 5062



